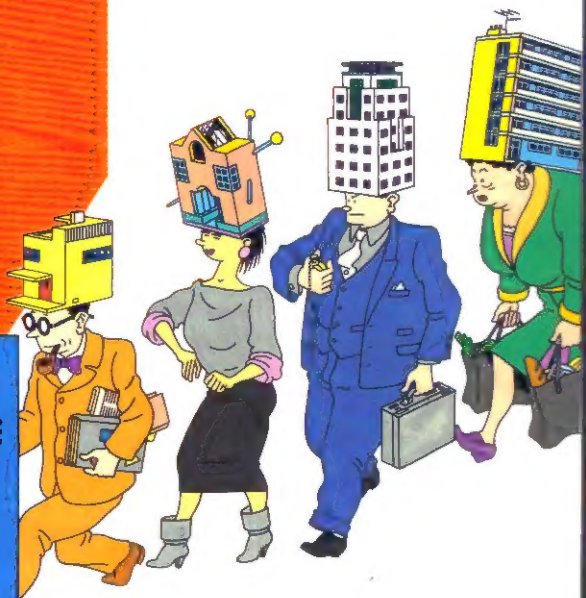
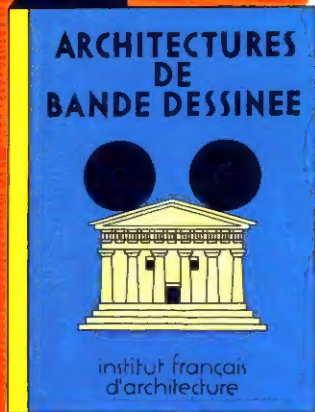


(A SUIVRE) HORS SERIE

28F

ARCHITECTURES DE BANDE DESSINEE



ATTENTION TRAVAUX!

"Attention travaux! - Architectures de bande dessinée" est aussi une exposition. Inaugurée à Angoulême les 25, 26 et 27 janvier, avant d'être présentée à Paris durant tout l'été, à l'IFA, cette manifestation met la bande dessinée dans tous ses états : fresques, décors agrandis, vignettes, maquettes, audiovisuels et originaux, parmi lesquels, bien sûr, les pages qui composent ce numéro hors-série (6, rue de Tournon, 75006 Paris - du 4 juin au 12 octobre 1985 - de 12 h 30 à 19 h 30, du mardi au samedi).



"Attention travaux! - Architectures de bande dessinée" est une exposition qui peut être à première vue considérée comme une gageure. L'architecture, domaine réservé d'une poignée de spécialistes, bâtisseurs rigoureux, retrouve-t-elle dans la bande dessinée un terrain d'aventures pour tous les délires?

La rencontre de ces deux écritures autour de thèmes semblables (l'Antiquité, le rétro, "la zone") enrichit les deux genres. Elle doit donner aux illustrateurs le désir de fouiller davantage l'environnement de leur scénario, et doit révéler aux professionnels de l'architecture comment leurs édifices sont ressentis, puis interprétés par des sensibilités artistiques d'un monde différent.

Quant au public, ce sera pour lui l'occasion d'entrer, par le truchement de la bande dessinée, dans l'univers ardu de l'architecture, de la construction, de l'histoire des styles, et d'en avoir une vision éclairée par la mise en valeur de détails techniques (perspectives, traits,

cadres, etc.). Sa lecture sera par là même plus incisive, plus attentive aux structures du décor imaginaire construit le plus souvent par les éléments de son propre décor quotidien ou s'inspirant de grandes réalisations du passé.

Cette exposition de l'Institut français d'architecture est remarquable par l'approche originale qu'elle propose dans la création architecturale à travers les siècles et les civilisations. La mise en image contemporaine que représente la bande dessinée offre tantôt une restitution scrupuleuse tantôt une récréation totale.

Souvent, l'imagination des dessinateurs transmue leurs constructions en toiles de fond futuristes dans lesquelles les architectes peuvent lire les angoisses ou les rêves d'un futur qu'ils ont à bâtir.

JACK LANG
Ministre de la Culture

Cette exposition est signée par le département diffusion de l'Institut français d'architecture, animé par François Chaslin. Elle est réalisée par Jean-Marie de Buscher, Lionel Guyon et François Mutterer, avec l'aide du ministère de la Culture et du Centre national des arts plastiques.



ARCHITECTURES DE BANDE DESSINÉE

L'architecture ayant toujours été le plus fidèle et évident reflet de nos sociétés, n'était-il pas naturel que les imagiers du "neuvième art" et leurs scénaristes, s'en servent et en usent abondamment ? De fait, il n'est pas un mode, une structure, une séquence ou un ensemble architectural qui n'ait été exploré par les auteurs de bande dessinée. Une compilation - même superficielle - d'albums divers révèle que, de l'Antiquité à nos jours et jusqu'aux ultimes frontières de l'utopie ou de la fiction, chaque "moment" architectonique aura été pris en compte.

Toutefois, les dessinateurs ne pouvaient les utiliser dans la seule rigueur académique, fût-elle seulement de perspective... Encore qu'ils eussent de celle-ci, le plus souvent d'instinct, la parfaite maîtrise, ils devaient la broyer aux cadences de l'action. Il leur fallait la métamorphoser au rythme des climats, l'enluminer au soufflé débridé des imaginations. Leurs architectures allaient suivre le héros. Mieux, elles deviendraient héroïnes ; et leurs choix seraient juges impitoyables.

Pour ce faire, tous les moyens seront bons, de la simple plume à l'épiscopo simplicité, en passant par le grand angle déviant. Mais quoi ! l'architecture de bande dessinée est une mer de papier où toutes les navigations sont permises et où croisent bord à bord les bâtiments les plus variés : de la yole sobrement élégante au trimaran agaçant... Quelle galère ! Oui, mais quelle liberté ! Une liberté qui nous sort des tortillons, choucroutes et autres lettraseteries auxquels nous avions habitués les rendus "pros" des deux dernières décennies. Quoi qu'il en soit, et quels que soient les "bâtiments" que nous puissions préférer, bon vent est à leur souhaiter... A eux, bien sûr, mais aussi pour l'architecture.

Jean-Marie de Busscher



L'HISTOIRE

Le monde antique ■ Médiévalisme
La fiction historique ■ Fortifications

Fortune de mythes et d'aventures, l'histoire demeure l'apanage de certains auteurs. Elle balaye et passe les remparts des villes fortifiées, d'Athènes à Rome, s'échouant souvent dans les doutes du moyen âge.

L'HISTOIRE

"Vasco - Lier et le fer", de Gilles Chaillet.

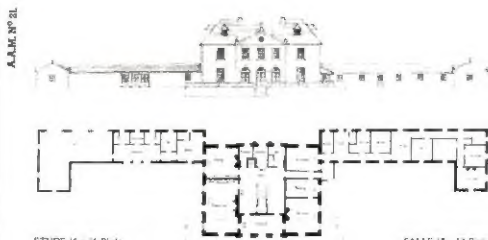


Ed. du Lombard



"Les Timour - Mission à Byzance", de Sirias.

Ed. Dupuis



ETUDE 16 x 16 Pieds
SALON 27.8 x 11.0 Pieds

SALLE 17 x 14 Pieds
HALL 24 x 24 x 24 Pieds

Waverton-House - 1929 - Quinlan Terry, architects.

Faut-il livrer la série des *Alix* de Jacques Martin au jugement sévère de l'historien et de l'archéologue ? Ses albums fournissent, dans la multitude des situations où se débattent Alix et le cher Enak, un répertoire quasi complet de toutes les formes du vêtement, de l'ornement, de l'ameublement et de l'architecture du monde antique vers 50 avant notre ère, tant au centre du monde romain, que dans ses provinces les plus éloignées, voire dans ses extrémités géographiques les plus exotiques, si ce n'est les plus improbables. Il paraît alors inévitable d'y trouver quelques anachronismes, et admettons-le, quelques inexactitudes.

La consultation des meilleurs ouvrages ne peut empêcher le plus savant auteur de bande dessinée de se tromper ou, simplement, de se laisser aller à sa rêverie quand il doit "restauration", en plan, en élévations, en détails et en perspective, le forum romain, la villa romaine, l'acropole d'Athènes, mais aussi des

villages africains et gaulois, la cité impériale sur le lac Yu Tsin, Lo Yang, la plus grande ville de l'empire chinois, et Elephanta sur la côte ouest de l'Inde. Qui aurait la déraison de lui en vouloir ?

On peut certes, par jeu et à perte de vue, vérifier l'exactitude des sites et monuments. Mais qu'importe ! Si tout n'est pas exact, force est de constater que tout y a le "caractère" du vrai. Et l'opera omnia de Jacques Martin mériterait les lauriers de ses "collègues" des écoles françaises de Rome et d'Athènes... Quel amoncellement de documentation a été nécessaire pour exécuter les milliers de vignettes de tant d'albums ! Imaginez-vous la prodigieuse bibliothèque qu'il a dû fréquenter, comme l'aurait fait le plus scrupuleux des peintres d'Histoire ?

Ne peut-on cependant - mais cela est une autre histoire - constater que l'architecture, nécessairement omniprésente puisque c'est elle qui date le plus sûrement l'instant

des exploits d'Alix, est, paradoxalement et d'une certaine façon, absente, dans la mesure où elle n'est l'objet que de peu d'attention de la part des héros.

Il est vrai qu'aucun des albums d'Alix ne prétend constituer un chapitre supplémentaire aux *Histoires* de Viollet-le-Duc. Alix se transporte aux quatre coins du monde de Ptolémée aussi indifférent aux arts des peuples que le Comte de Chambord au cours de son voyage en Orient. Les villes et leurs monuments, quand elles se découvrent à ses yeux, ne signifient rien d'autre que la puissance ou la richesse. Alexandrie est une "ville au luxe irritant" et les jardins égyptiens, la production de "monarque ou de satrape assez puissant pour dépenser des fortunes afin d'entretenir ces splendeurs".

À cela une raison toute simple. Les aventures d'Alix ne sont ni un roman historique ni une promenade architecturale. Le fils d'As-torix, devenu l'ami de César, est le héros mo-



"Tintin - Coke en stock", d'Hergé.

Ed. Casterman

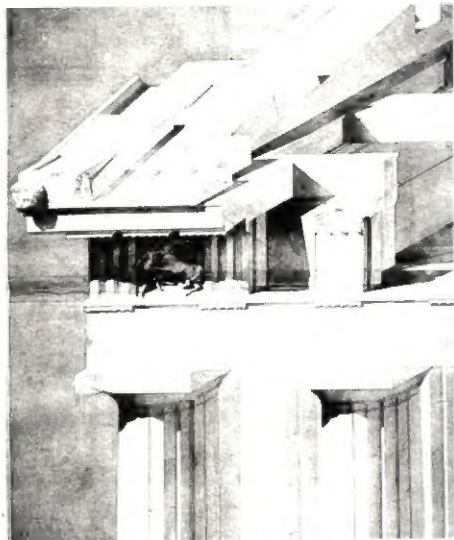


Le monde antique

Le "caractère" du vrai

Le Trésor
des Athéniens,
à Delphes.

L'acropole
d'Athènes (détail).



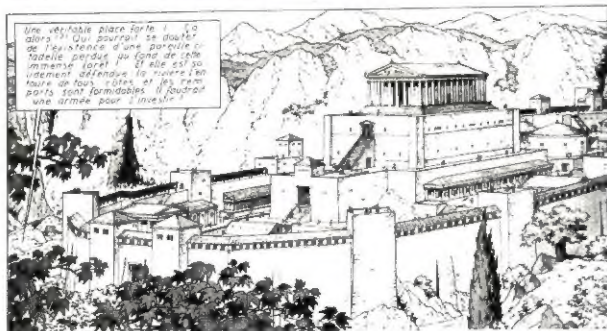
"Asterix - Le domaine des Dieux", de Uderzo.

ral et politique d'un monde sur le point de trouver son éphémère perfection.

L'Empire n'a pas encore jugulé toutes les barbares, l'enseignement du Galiléen n'a pas encore ému la vertu. Partout le danger rôde, dans les villes, dans les ruines, sur le bord des ravins et dans les profondes forêts. Les hommes sont en général cupides, vœux, pervers et méchants; seul le "cœur vaillant" de quelques-uns et l'empire de Rome et du droit pourraient triompher de ce monde blessé.

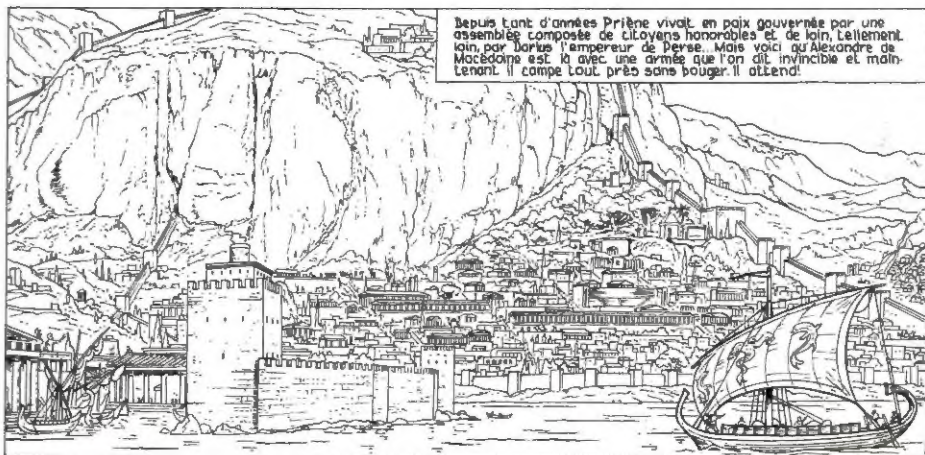
Imprévisible histoire! C'est la transcendence, singulièrement absente de ces récits, qui allait, dans peu de temps à l'égard de la durée du monde, prétendre réconcilier l'homme avec l'univers. Saint Sébastien, c'est Alix s'abandonnant enfin au ciel, perçé des flèches de ses humaines illusions.

JEAN-JACQUES AILLAGON



"Alix - Le dernier Spartiate" de Jacques Martin.

J.-J. AILLAGON : Administrateur du musée d'art moderne du Centre Pompidou.



Le jour suivant, Alexandre s'avance sur un pont de fortune au-dessus du fleuve Méandre, et vers une trouée dans la muraille en signe de totale soumission.



Puis c'est l'accueil triomphal par ces Grecs qui se reconnaissent d'avantage en ce Macédonien qu'en des Perses aux mines et vêtements hiératiques.

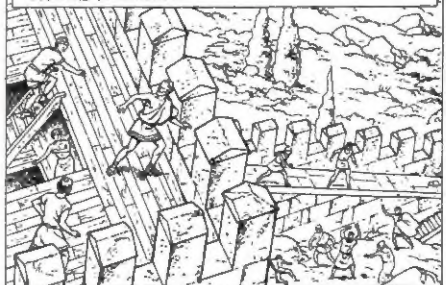


Lorsque soudain...

Majesté! Nous avons arrêté cet individu Archémion. Il a poussé le jeune Cléon en bas d'une tour alors qu'il partait rejoindre son campement.



Il prétend que le garçon voulait se jeter dans le vide pour avoir trahi des sénateurs et qu'il a cherché pour tous les moyens de l'en empêcher mais des témoins assurent le contraire.



Ainsi il ose ajouter le mensonge au meurtre, eh bien faites-le avouer par n'importe quel moyen. Il faut, les noms de ses complices. Qu'on les arrête tous et qu'ils soient basculés du haut de la même tour. Allez.



Alors le soir même, tandis que le conquérant sacrifie devant le temple de Neptune Héliconien et offre des couronnes d'or à Cérès, sur les remparts, les comploteurs sont exécutés.



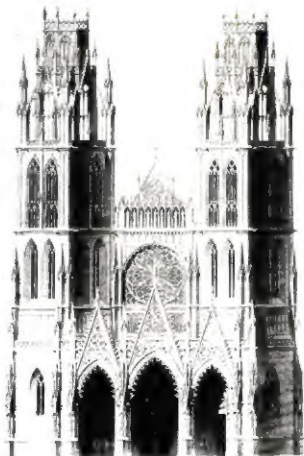
Mais le lendemain Alexandre quitte la ville.

Je ne retournerai jamais entre ces murs où certains ont voulu me tuer, et puis surtout j'ai des remords d'avoir renvoyé Cléon à ces criminels. Alors que les dieux répètent ce que je n'ai pu faire, qu'ils le prennent pour échanson, je les en conjure!



FIN

Enfin, Viollet-le-Duc vint !



L'église Saint-Ouen à Rouen
(projet de portail)
Viollet-le-Duc, architecte.



"Vasco - l'or et le fer", de
Gilles Chaillet.



Carcassonne - restauration de Viollet-le-Duc.

La nostalgie du moyen âge est un sentiment précoce dans l'histoire de l'Europe. La féodalité, allégeance de la propriété agricole à la seigneurie militaire face aux villes nouvelles et à leurs franchises, imbrication télescopée des pouvoirs de l'Eglise, de la noblesse et de la bourgeoisie marchande, subit dès le siècle de la Peste Noire (XIV^e) l'assaut d'une nouvelle conception politique : l'"Etat territorial" administré de haut en bas. Vers 1400, les petites cours telles Prague, Dijon, Barcelone, ravivent la moralité chevaleresque de soumission. Les princes consomment l'utopie de la féodalité, synonyme de foi, fidélité. Charles le Téméraire part en guerre entouré de broderies, tapisseries et peintures, illustrations symboliques de la gloire impériale.

Ce sont les artistes qui inventent l'histoire de l'art et les académies. Pour Palladio au XVI^e siècle, les Goths auraient passé sur le beau ventre de l'Antiquité, ne laissant que tristesse et ignorance. Moyen âge — trou noir. Cette éducation cimente les académies, installe un "âge classique" et filtre les regards érudits. Toutefois, l'humanisme et le classicisme ne sauraient éradiquer les techniques de la maçonnerie médiévale. Le transept de la cathédrale d'Orléans s'achève sous Louis XIII et flamboie sous sa robe ogivale. En Grande-Bretagne, "peut-être ne se passe-t-il pas une seule année de 1600 à 1800, sans que ne s'élève un arc brisé ou se restaurent les profils moulurés", rappelle Kenneth Clark jusqu'à la Révolution de 1789 qui abolit les corporations, tailleurs de pierre, maçons et entrepreneurs français maîtrisent la maçonnerie romaine (voir les voûtes de l'Hôtel-

de-Ville de Salins, Jura) ou gothique (l'entretien des églises implique la réfection des arcs).

Mais déjà poésie, genre romanesque, peinture, jardinage, art forestier, avaient invité le gothique à un rendez-vous amoureux blasonné, riche d'ébats enthousiastes. En Grande-Bretagne, les catégories esthétiques du beau, du sublime et du pittoresque établissent un système d'oppositions qui précise l'entrecroisement affectif des formes et idées. Le beau se rapporte à l'Antiquité et la notion d'harmonie; le sublime à la présence terrible et musclée de la divinité; le pittoresque signifie que l'architecture reproduit le paysage des peintures, rugosités, textures, asymétrie, effets de silhouette. Une joute rhétorique se dessine entre les champions d'une antiquité gréco-latine belle et raisonnable et les amateurs d'un gothique licencieux, bigarré et magique. Les positions idéologiques se cristallisent. Dans un premier temps, au moment de l'indépendance des Etats-Unis et de la Révolution française, classicisme, raison et progrès social font table rase de la féodalité. Plus tard, dans l'Europe du Traité de Vienne en voie d'industrialisation, l'équation révolution = classicisme est remise en cause. Pour Victor-Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, la cathédrale est le lieu de l'aventure et de la création populaires. Pour William Morris, le moyen âge présente le modèle de l'utopie socialiste réalisée. En ce débat poétique et politique, quelques architectes prennent position.

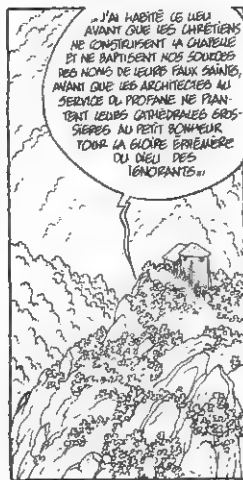
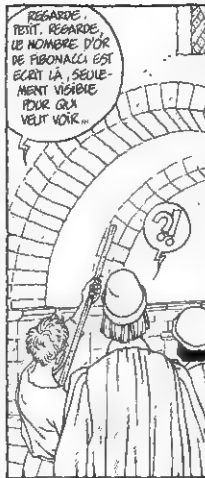
Dans la France post-ulois-philippard. Eugène Viollet-le-Duc ausculte les ruines antiques et médiévales pour construire une his-

toire nationale réformatrice progressiste et restituer un moyen âge calculateur, technicien, polychrome et populaire. Dans sa quantité et sa qualité, l'œuvre de Viollet-le-Duc émerge comme un vrai monument. En France, l'énormité de sa présence alimente un fleuve polémique qui roule encore aujourd'hui jusque dans les revues de gastronomie. En Italie, Catalogne, Grande-Bretagne, aux Pays-Bas et aux Etats-Unis, l'architecte français est reconnu pour ce qu'il est : le théoricien fondateur de l'anti-académisme, poète de la géométrie, de la matière et de sa mise en œuvre.

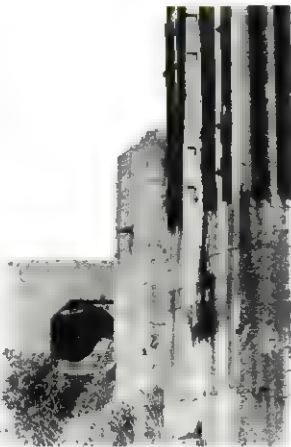
Viollet-le-Duc est imagier, littéraire et constructeur. Ses livres et ses chantiers parlent aux architectes, ainsi Gaudí, Wright, Louis Kahn, mais d'abord à une audience plus large, pour qui il écrit et dessine ses *Histoires*, telles *Histoire d'une forteresse*, *Histoire d'une maison* (un jeune homme construit la résidence de sa sœur, partie en voyage de noces), *Histoire d'un dessinateur*. L'auteur n'aime pas les surdoués. Il croit dans le partage du bon sens, suivant Descartes et le mouvement de l'instruction publique. Ses deux *Dictionnaires*, ses cinq *Histoires* proposent des modèles dont s'emparent les imagiers dont Eugène Grasset, le décorateur du Chat Noir et l'ornemaniste de la maison Larousse. Viollet-le-Duc inscrit le chapitre du moyen âge dans la mémoire collective française. Son œuvre illustre la charge critique et créatrice de la nostalgie. Les auteurs de bande dessinée se devaient de s'en emparer à leur tour.

JACQUES GUBLER



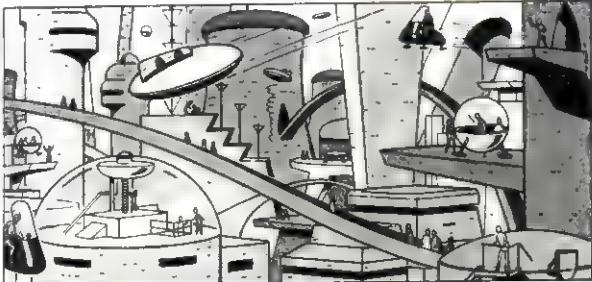






Rampe de lancement de V1 dans le Pas-de-Calais.

"Partie de chasse"
de Bilal.



Mélancoliquement, la Reine soupira. "Ah, Monsieur de Pompedour, quelle délicieuse, quelle exquise matinée d'automne!" En parlant, elle ajustait à ses mains d'étroits gants de canepin gris, puis considérait pensivement un ciel d'azur et d'or, paré, ce jour-là, aux couleurs de la Maison de France. Elle revenait vers son voisin qui s'aidait d'une canne pour marcher et la suivait avec peine. "Tant de douceur, cher ami, tant de tiédeur dans ce jour, comme un lambeau épargné du dernier été. Et tout près de nous, au-delà des arbres du parc, haine, violence, peur, inquiétude. Pour peu, on oserait croire que ce n'est là, après tout, qu'un mauvais rêve".

"- Hélas, Madame, le mauvais rêve est très réel, dit M. de Pompedour. Mais votre Majesté n'a rien à craindre : Versailles est désormais une forteresse aux mains des gens du Roi."

La Reine et son grand chambellan, entourés d'un groupe de dames et de gentlemen allaient et venaient sur la terre-plein du Hameau, devant le Grand Lac que cermaient le phare de la Laiterie et la roue du Moulin. La souveraine était simplement vêtue d'une jupe Saint-Laurent d'un bleu cru, d'un chemisier de soie et d'un cardigan d'alpaga rouge. Par une fenêtre ouverte sur la promenade du balcon de bois de la maison de la Reine, s'échappait, d'un transistor, la voix de Pava-

rotti interprétant l'*Alma core* de Caldara, que reprenait la tendre voix de Mme de Palestro, compagne de Monsieur et amie de cœur de la Reine. Sans façon, celle-ci, les mains en porte-voix, s'écria : "Joignez-vous à nous, Palestro, nous allons au Petit Synchronon".

Peu de temps après, ils contournaient le Grand Lac, si petit, si paisible, par la rive nord et s'arrêtaient à hauteur du phare de la Laiterie, où étaient disposés les trois jeeps et les deux radars d'observation rapprochée d'un élément mobile des parachutistes de la Reine.

Le Grand Synchronon et le Petit Synchronon, bâtiments réalisés jadis par Mansart et Gabriel à d'autres fins, avaient été réaménagés pour accueillir des synchronons, sur ordre du Roi et à la demande de l'Académie des Sciences. Depuis un an que le pays traversait la nuée du trouble, le Petit Synchronon avait été affecté à la captation de tous les systèmes d'information et d'écoute du Royaume. La Reine, dès lors, s'était établie au Hameau. Soldats et officiers de toutes armes s'affairaient, enjambant les réseaux de câbles reliés aux blocs électrogènes de l'armée, disséminés dans le jardin.

Un hélicoptère d'azur et d'or s'immobilisa alors à la cime des arbres, puis se posa dans la cour pavée du Petit Synchronon. C'était le

Roi, revenant de chasse à Rambouillet. Vêtu d'un habit marron et chaussé de dam, le Roi vint, de sa démarche bonhomme, saluer la Reine, puis se tourna pour entendre le chef de sa maison militaire, venu au rapport. "Sire, dit le colonel Comte Maurice de Vaucoulevre, j'ai disposé l'ensemble des mousquetaires Gris (blindés blancs) et Rouges (blindés bruns) autour du domaine; le Royal Motocycliste patrouille dans le Parc et autour du Grand Canal. Malheureusement, nous avons appris qu'à Paris, M. Séguat a fort monté les foules". M. Séguat, député de la Montagne et de l'Industrie, soufflait en effet le chaud et le froid sur une situation que l'on aurait préféré préserver de ses bons offices.

A peine M. de Vaucoulevre avait-il fini de parler qu'on perçut, du côté de la route de Paris, le tumulte grandissant d'un océan de klaxons et de moteurs. Un jeune officier bondit d'une jeep et dit au Roi : "J'ai ordre d'annoncer à votre Majesté l'arrivée de trois cent mille voitures... Sire, Paris est à Versailles".

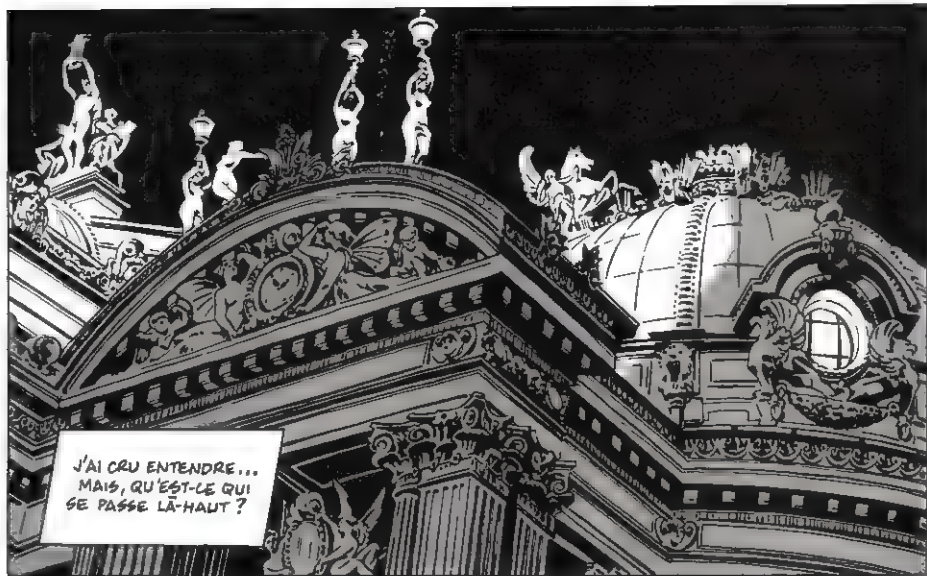
"C'est une révolte?" demanda le Roi tourné vers M. de Vaucoulevre. "Non, Sire, c'est la circulation", répondit M. de Vaucoulevre qui ne voulait pas dramatiser.

BERNARD CHAPUIS

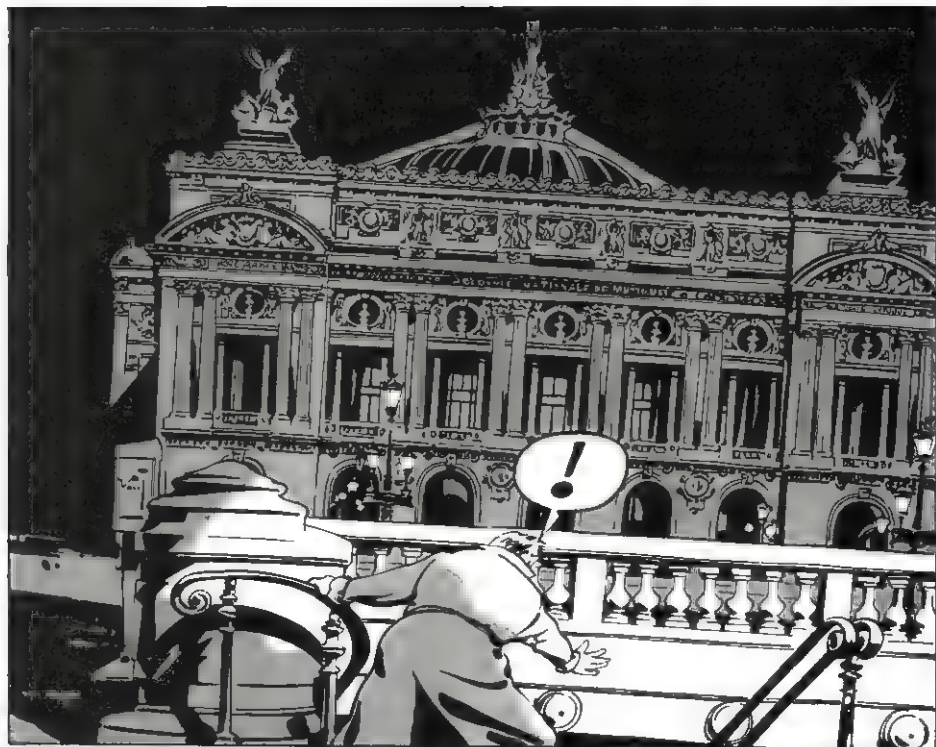


ALEX VARENNE
OPÉRA BOUM

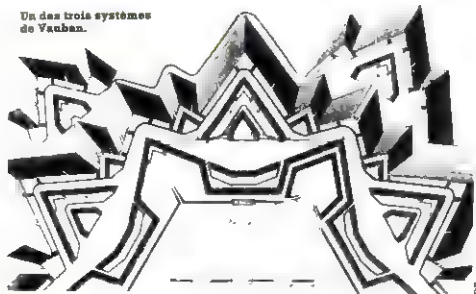






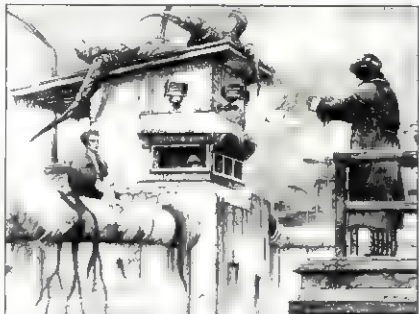


Un des trois systèmes de Vauban.



Fort de Matibach à Cherbourg.

"Die Mauer" portfolio de Bilal.



Walter Ulbricht, maître incontesté de la République démocratique allemande durant près de trois décennies, fut un des très rares disciples vrais de Franz Kafka. Lui seul, dans son œuvre unique et gigantesque – le mur de Berlin – sut respecter l'esprit et la lettre de *La muraille de Chine*.

Mieux, en une nuit, celle du 13 au 14 août 1961, il balaya le principe de la "construction fragmentaire" qui avait conduit les Chinois à l'échec. Dès le crépuscule, il précipita des bataillons de maçons en uniforme – pour la plupart, comme lui-même, d'origine saxothurinoise – fortement épaulés par trois régiments de milices populaires, sur le pour tout entier du secteur occidental de Berlin. Sous les phares, on étra des barbelés achetés à l'Ouest l'avant-veille, on scella avec un mortier rosâtre 67 kilomètres de parpaings gris. À l'aube, au lieu-dit Check Point Charlie, les canons des blindés soviétiques et américains se défiaient, mais leurs âmes étaient vides. On imaginait derrière les blindages des tankistes stupéfaits et résignés. Cependant, dans la Bernauerstrasse, la Chaussée de Potsdam, et face au pont de Varsovie, on se jetait des toits. Le mur courait sur l'eau, sur la Havel et sur la Spree. On s'y noyait. Parce que les chasseurs de têtes et les trafiquants occidentaux avaient voulu saigner à blanc la RDA, Ulbricht, en trente-

six heures, refit de Berlin ce qu'elle était autrefois : la capitale mondiale du suicide.

Vingt-trois ans ont passé. Walter a quitté la scène politique sur la pointe des pieds. Mais son mur reste. Ses disciples, inlassablement, le repeignent, le consolident, le perfectionnent, le dotant par exemple d'un cylindre en fibro-ciment qui démolisse par avance les candidats à l'évasion. On a tenté dix mille fois de le franchir, et souvent avec succès. En revanche, on ne s'attaqua qu'une fois à la muraille elle-même. Une nuit de 1965, deux ivrognes posèrent un pain de plastic qui l'écorça à peine. C'est que, à l'Est comme à l'Ouest, vivre à l'ombre du mur, c'est vivre à l'ombre de l'éternité. Walter a bétonné la résignation.

Venise s'enfonça dans sa lagune. Prague se délite, le baptême de Florence reste à la merci d'un caprice de l'Arno. Toute architecture est caduque. Sauf le mur de Berlin. La raison humaine attrape le vertige dès lors qu'elle imagine sa destruction. Impossible. D'où l'appartenance, dès 1961, dans les deux Berlins, d'une forme nouvelle de schizophrénie : la Mauerkrankheit, la Maladie du mur, caractérisée par l'hébété, la prostration, la perte du langage et de la mémoire. On notera combien sont nombreux les Berlinoises qui s'aiment mais se tournent le dos quand ils se rencontrent, combien pratiquent face à leur

verre de bière la logorrhée solitaire, cet automisme du langage.

Walter Ulbricht, ébéniste de formation, avait conçu son mur tout seul. Il n'avait même pas fait appel à l'architecte officiel, Henselmann, formé au Bauhaus, auteur de la Karl-Marxallee, née Stalinallee. D'un seul trait de crayon gras (avec quand même l'aval de Khrouchtchev) il avait séparé Treptow de Neukölln, Pankow de Reinickendorf, Zehlendorf de Babelsberg... Dans l'Ouest enfoncé, des architectes sans doute en proie à une forme spécifique de la Mauerkrankheit, entreprennent de bâtir des murs derrière le mur. Nous citerons trois exemples. L'immeuble-défi d'Axel Springer, le monstrueux ghetto de Gropiusstadt, tout à fait au sud, et en haut de Kurfürstendamm la Schaubühne, où se sont enfoncés les trois monstres sacrés du théâtre allemand contemporain : l'écrivain Botho Strauss, le metteur en scène Peter Stein et la comédienne Edith Clever. Comme en l'Allemagne, tragiquement privée de frontières naturelles, avait choisi de tracer ses propres limites.

Ici nous changeons de K. Comment ne pas songer en effet à Emmanuel Kant, à sa tour d'acier, qui n'était jamais que la caverne de Platon ravalée? Merci Walter!

PHILIPPE GANIER-RAYMOND

Quand la tempête s'est apaisée...



Foi de Robinson 'Je suis le seul survivant'!

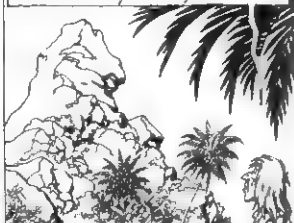


GRRGGROLAAAAHGR

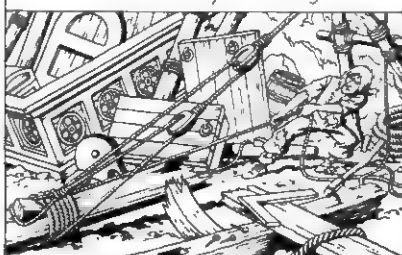
Par Daniel Defoe! Cette île apparemment déserte est peuplée de bêtes sauvages et, lui sait...de CANNIBALES!



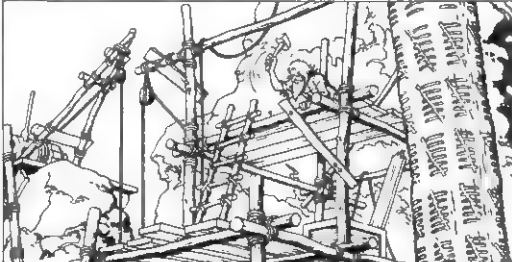
Par Alexandre Selkirk! Je dois me construire un refuge, sinon je finirai en hâchis ou en poule au pot! Ce piton rocheux me semble une excellente base pour mon futur abri.



En utilisant son cerveau et les débris de l'infortuné nef, Robinson entame vaileusement la construction d'un abri unique dans son genre



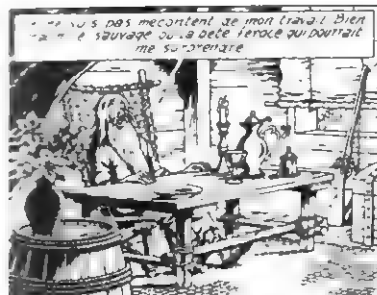
Les mois passent, voire. Les années! C'est une véritable forteresse qui prend forme sous la main habile de notre vaillant naufrage.

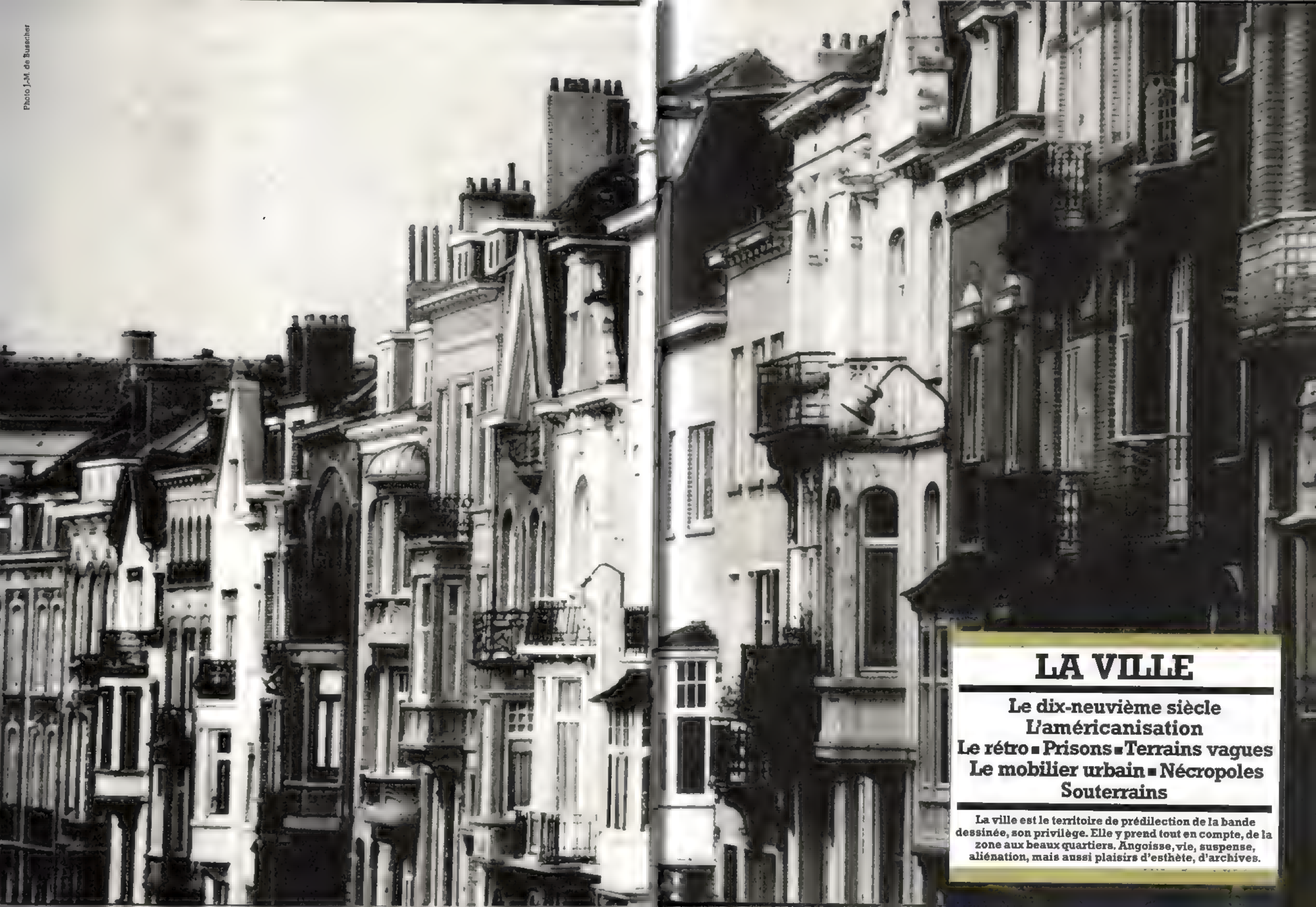


Avec ses tours, ses trappes, ses fossés, ses chemins de ronde, son donjon, la citadelle (car c'est ainsi qu'il faudrait appeler cet ouvrage) n'aurait rien à envier au Mur de l'Atlantique.



une dernière botte de feuilles de palmier, sur le toit de ma hutte résidentielle et tout est fini!





LA VILLE

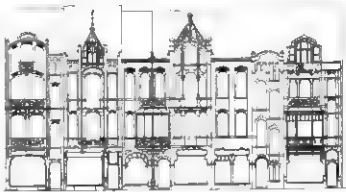
Le dix-neuvième siècle
L'américanisation

Le rétro ■ Prisons ■ Terrains vagues
Le mobilier urbain ■ Nécropoles
Souterrains

La ville est le territoire de prédilection de la bande dessinée, son privilège. Elle y prend tout en compte, de la zone aux beaux quartiers. Angoisse, vie, suspense, aliénation, mais aussi plaisirs d'esthète, d'archives.



Ph. J. M. de Busscher

"Olympia" de
Philippe Bertrand."On m'appelle
l'avalanche", de Masse.Habitations
mitoyennes à
Saint-Gilles.
Ernest Bléro,
architecteOxy-Cogelisset,
Avers...

Le regard que la bande dessinée porte sur l'architecture de l'âge industriel est équivoque, d'amour et de haine mêlés. L'architecture est partout, dévorante, tentaculaire, immense et absurde – lieu d'angoisse par excellence, que traversent les faits et gestes d'êtres ordinaires, écrasés par tant de grandeur et de vacuité dont la présence les menace dans leur existence même.

Le cadre est naissant : il enveloppe les personnages, les aplati sur le fond, les dévore au sein de l'image – dont l'anecdote tout d'un coup grandit, se focalise sur un détail insolite, mène sa propre vie en un dialogue dont l'absurdité est parfois totale par rapport au sujet. Cette omniprésence détourne le sens du détail propre à Hergé de sa signification primordiale, elle donne au contexte une force presque plus grande – plus décisive en tout cas – qu'à l'histoire elle-même, dans une sorte d'écheveau de sens où les discours emmêlés finissent par créer un autre sens, une autre interrogation que l'apparence du récit initial.

Le réalisme de la vision, l'insistance sur les cadrages objectifs, non déformants, accentuent encore le divorce du sujet et de l'environnement : les choses sont vues à l'échelle du piéton, avec son regard ; les formes sont partielles, coupées, superposées, jusqu'à déborder totalement la configura-

tion de l'image. Elles suggèrent l'étendue du monde réel au-delà de la fenêtre qu'a déterminée artificiellement cette image. Sélectives, dans la contrainte de l'aplatissement ou celle du noir et du blanc, elles racontent l'environnement, elles le décrivent comme un documentaire – avec toutes les ressources du travelling propre à l'image cinématographique et celles du cadrage de la BD ou du roman-photo. Mais la comparaison s'arrête là : la perception est reconstruite par la sélection du dessin, l'élimination du détail accidentel, l'abstraction du réel – ce qui rend ce détail anecdotique particulièrement envahissant parce qu'il a été sélectionné, choisi comme s'il avait valeur en lui-même.

Les personnages s'agitent dans cet environnement qui les étouffe : le métro aérien, la prison de la Santé, le palais de justice ou la gare de Lyon que décrit Tardi dans *Le savant fou* ou *Mômes en folie* sont peut-être des images de carte postale, d'un réalisme bonhomme, mais elles ont trop d'insistance pour être innocentes. Et le clin d'œil devient sarcastique lorsqu'on reconnaît dans *Adeu Brindavone* l'architecture surréaliste du casino de Nice, mêlée à quelques détails volés chez Albin Chambon ou Paul Hankar, dans *l'Art Nouveau belge*, ou lorsque le regard s'arrête sur le monument du Duc de Morny au Père-Lachaise, par Eugène-Emmanuel

Les charmes de l'industrie



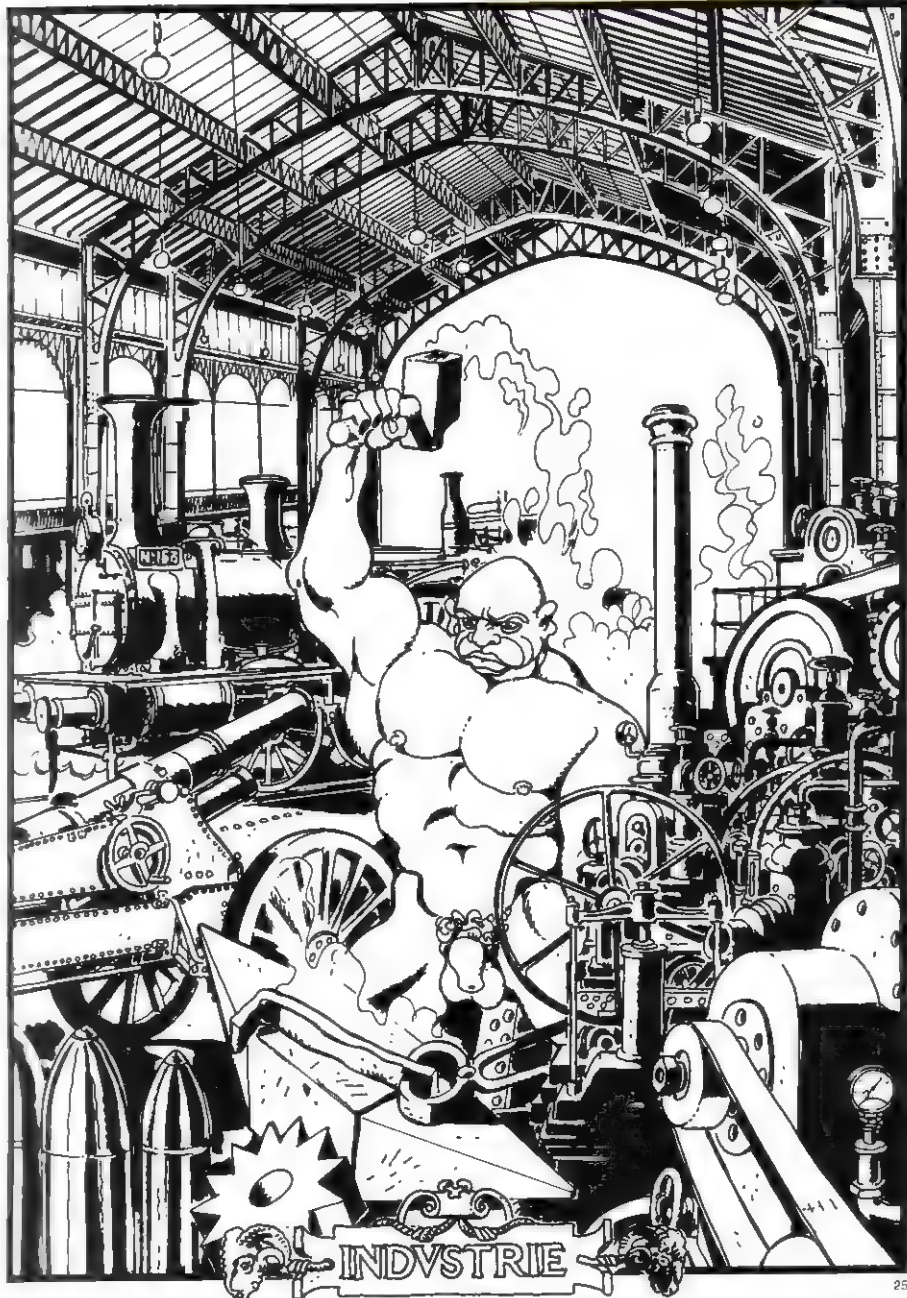
Ed. Ruminé des Nardes

Viollot-le-Duc. Citation, citation – comme si l'innocence était désormais impossible.

Le regard de la bande dessinée est d'ailleurs sélectif sur le patrimoine de l'époque contemporaine : elle retient les espaces de l'architecture industrielle, les gares, les ports ou les usines, les docks de Francis Masse ou E.P. Jacobs, les ouvrages d'art de Michel Crespin, les châteaux de l'industrie de Philippe Bertrand. Elle retient des trans désuets, des bateaux improbables, de somptueuses voitures qu'elle introduit dans l'immense étranger du mouvement brownien dont elles paraissent agitées.

L'omniprésence de la ville, celle des immenses infrastructures qui la desservent, ou la monumentalité angoissante de ces édifices dont le discours emphatique tourne à l'absurde, vise à l'épouvante dans le cadre victorien de cette somptueuse villa choisie par Boucq et Charyn pour accueillir les aventures de la petite miss Wednesday. Ce n'est pas une image bien rassurante de la société industrielle que donne cette succession de beaux immeubles et vides, condamnés à la perte de sens, envahis de récits parasites qui ne font qu'ajouter à la perversité intrinsèque de leur existence. Décidément, la vision du patrimoine n'est pas bien gaie, de nos jours.

FRANÇOIS LOYER







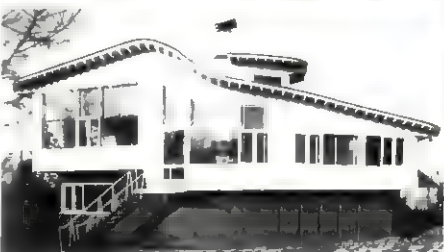


LA BUREAUCRATIE

et Tondy - Les passe-montagnes, de Will.



Ph. J. M. de Busscher



Ed. Humanoïdes Associés

Maison Bruns à Crainhem - Renaat Broem, architecte.

Il arrive encore qu'au détour d'un terroir, entre Lens et la Grand-Combe, une demi-piuvre concocte un "Manhattan", l'air de ne pas y toucher. C'est son quart d'heure américain. Alors, l'œil chaviré par son fond de teint mexicain, on songe à tout ce qui s'est en-à avec les années 50.

Dans l'immédiate après-guerre, puis plus tard durant les événements d'Algérie, on pouvait évidemment les charmes de la réussite.

Ces "Messieurs les hommes" savaient ce qu'il leur fallait et apprécier l'humour, les dîners, les soirées, tout un choc à la Jacques Tati, certes ringard, mais pleinement snob.

En somme, on avait la classe américaine. Dans l'assance. La carrière des costards importait plus que la coupe. Nous étions loin des inepties qui emballèrent les twisters de la décennie suivante : jeans, bananes, gel sur les têtes, autant d'oripeaux de desperados qui n'avaient pas connu les tickets de rationnement.

Plus qu'un autre, Will, le décorateur des albums de Franquin, le père de *Tu et Tondy*, a magnifié "l'américan way of life". Au fil des aventures de *Spirou* et *Fantasio*, il décline une architecture et un mobilier résolument à la mode. Phénomène quasiment unique dans l'histoire de la bande dessinée que celui d'un dessinateur adhérant au "dernier cri" de l'industrie du home.

Eut-il le goût très sûr ? On peut en douter.

D'autant que la Belgique des années 50 est submergée par les flippers, les juke-boxes défilant sur le port franc d'Anvers. En prime, le pays se saupoudre d'une architecture sous-corbuséenne, vaguement wrightienne, très en dessous des réalisations cubistes d'un De Koninck, inspirée peut-être des villas de Meudon de Jean Prouvé. Balancée dans l'herbe wallonne, cette vague de constructions organise la fracassante rencontre du futurisme et de la tête au carré.

Will, pourtant, est plus proche de *Mon oncle* que des bétonneurs de la zone. Il se met de la standardisation à outrance. Poète, il multiplie pour un avenir artisanal. Les baroques des néo-bourgeois de Bruxelles avec leurs pilons, leurs baies vitrées, leur toiture à 45° flanquée d'une cheminée taille magnum, dans le pur style des stabons-service de la RN7, donnent toujours sur des univers de pêcheurs à la ligne, sur des crépuscules à la Giono.

Will dérape tout de même à Incognito City, ville pour milliardaires où Spirou et Fantasio traquent le mal. Dans cette apothéose, rien ne manque de ce qui fera, vingt ans plus tard, la gloire d'un Wim Wenders : la pompe à essence, le supermarket, la désintégration urbaine. La rue principale de cette ruine à nababs est prémonitrice du Crétel des années 70, avec tartanes de gazon, façades miroirs, passerelles pour piétons, sculptures

Le dernier cri du home



Grand ensemble sur la gare Montparnasse



"En pleine guerre froide", de Jean-Louis Flocc'h.

molles. Will a des excuses. Repu d'Art Nouveau, il appelle le coup de balai qui chassera runes et tempêtes, car l'architecture new-look ne s'entend qu'écrasée de soleil, nue.

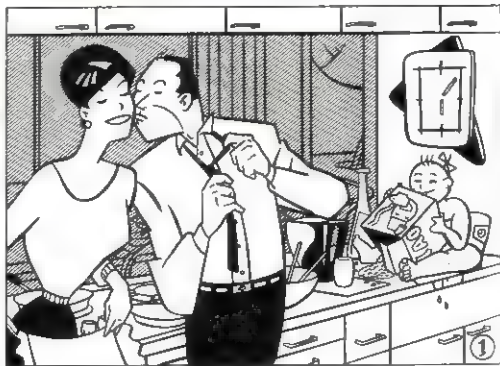
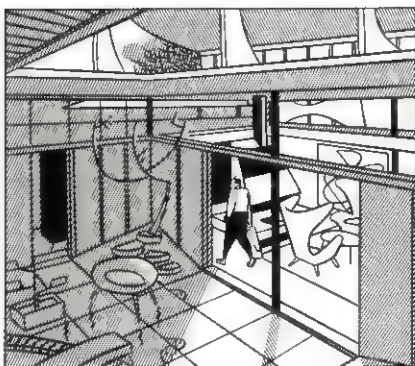
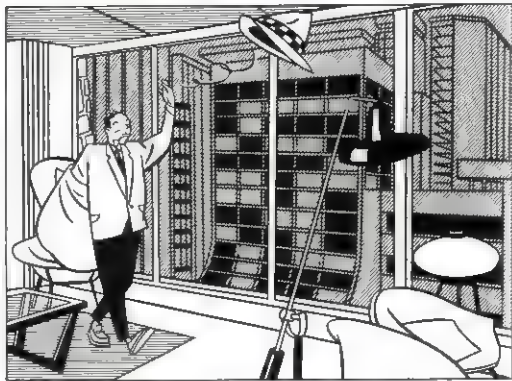
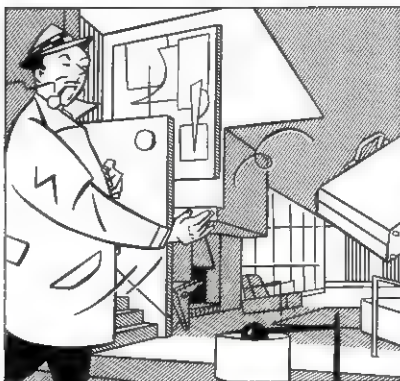
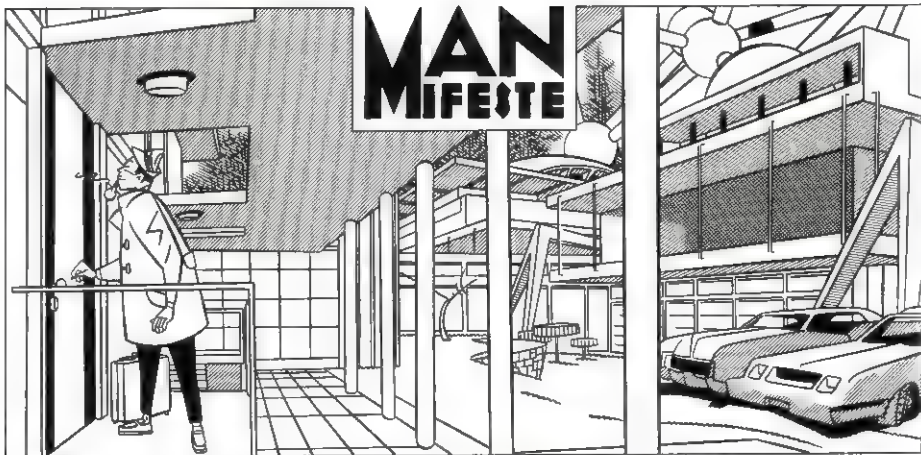
A l'intérieur, même chambardement. Will accompagne ses cosy-corners typiquement belges de tout le mobilier italien des années 50 : sièges en coque plastique moulée, tables basses façon planche à voile, lampes sur pied d'autruche (sans les plumes), rideaux en damier, enfin phylodendron, plante grimpante du plus bel effet sur un crépi.

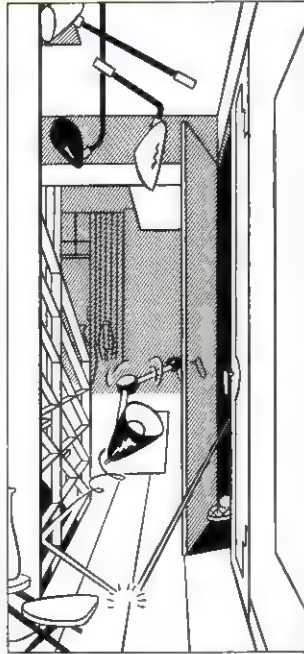
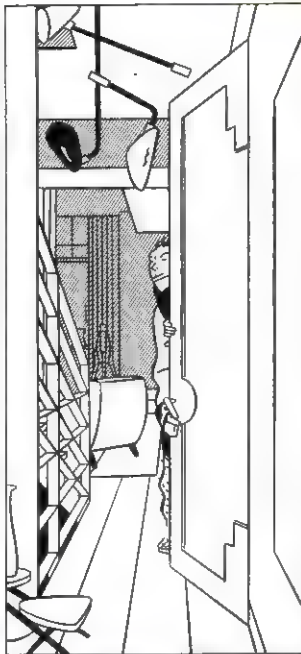
Cette fois, Will ne joue plus, il américanise, tandis que les Français fabriquent Versailles et Chambord, pour authentifier un hypothétique style national. Ces fleurons de nos usines, Will, vachard, les place en contrepoint de ses fuselages.

Le constat de cet engouement pour le "moderne" est connu : politique du bulldozer, destruction systématique, martyre de la pierre. Pas drôle. Il n'empêche, le coup de crayon de Will a ceci d'appréciable que, dans sa naïveté, il nous laisse entrevoir ce que nous fascina dans les années 50, la vitesse d'un monde où tout était net, accessible, bien portant. Après les 40 millions de morts de la guerre des guerres, cela pouvait convaincre.

PHILIPPE TRETIAK

MAN MIFESTE





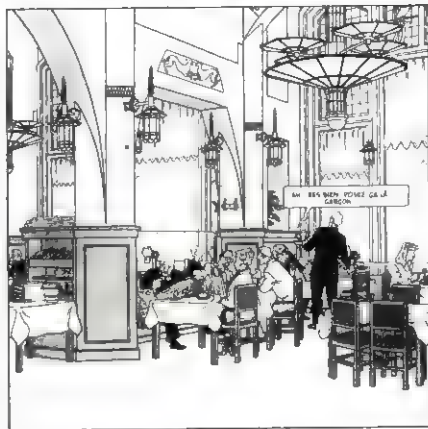
LA VILLE

Illustrations de Jean-Louis

"Barcause électrique"
de Ted Benoit.



"Léon-la-Terreur
atteint des sommets",
de Theo van den
Boogaard.



Ed. Albin Michel.

C'était il y a longtemps, dans les années 30. Non, que dis-je? 50 plutôt. Les temps étaient modernes et la ligne était claire. Du plein air, enfin; plus d'ambiguïté bourgeoise, de veloutés clairs-obscur, de modelés, décors sensualistes, esthétiques pompeuses. Jacques Tati filmait, en se foutant un peu d'elle (il a toujours été assez nostalgique et vieille France), la belle maison neuve que s'était fait construire mon oncle. L'oncle Paul, mon autre oncle, du côté de ma mère, nous contait chaque mercredi dans *Tintin* toutes les histoires du vaste monde. C'était l'encyclopédie hebdomadaire des enfants du baby-boom. Pas de ces illustrés chez nous c'était trop américain!

Papa avait quand même acheté un frigo, finalement, malgré le fameux sermon de Jean-Sol Partre qui (dans *Les Temps modernes*

d'ailleurs) nous avait mis en garde contre cette diabolique invention de l'impérialisme usheste, tout juste propre à fournir en glacons un infâme breuvage, le whisky Autre saloperie, le Coca-cola. Il me fallait prendre autre chose, va pour le Pechitt orange!, et lire dans la solitude des vécés mes bandes dessinées, certainement interdites, elles aussi, par Jean-Sol Partre.

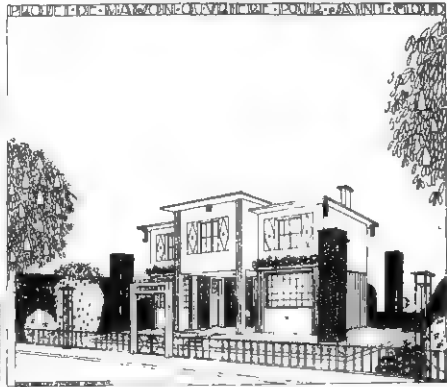
Les temps étaient modernes et Ferré chantait l'Étang chimérique. En fait, les temps étaient bien chimériques mais on ne le sut que plus tard. Transistors et télévisions, pa-spirateurs, Dyna Panhard. Tout électrique, aérodynamique, plastique: d'utoc, peut-être; des tirs formels sans doute. Le goût était mauvais, mais au moins était-ce un goût. Le goût était chimérique, disait Papa.

Affiches de la publicité, maquette bicoi-



Maison ouvriers - projet de Mallet-Stevens, architecte

Ed. Castelnau



Ed. A.A.M.

re des pages de *Elle*, boutiques à la mode des salons de coiffure, pignons en biais des pavillons de banlieue, bistrotis Formica de la République, mox, pochettes de disques 45 tours, bastringues à Villeurbanne ou Macao, bagnoles et folies de l'Exposition universelle de Bruxelles, guitares électriques et juke-boxes, skai, alu, contre-plaqué moulé: ça swinguait dans le staff au plafond des cafés, ça jazzait dans le plastroque, ça rock n'rollait dans le béton, ça twistait finalement partout, dans les néons rouges qui faisaient grésiller en pleines mfos les auto-radios des déesses de Papa.

Formes courbes en palette de peintre, en boomerang, en perroquet ou en banane; trous étoilés dans les abat-jours; flèches, pontes et piques dures comme l'acier; ondulations légères, légères; contourmons sou-

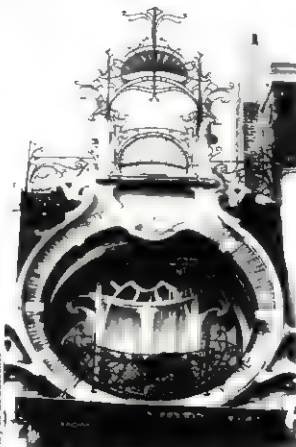
Le goût était chimique

WHAT'S WRONG WITH THIS PICTURE ?



Dessin d'Olivier Blandin.

Hôtel de M. de Saint-Cyr à Bruxelles - Gustave Strauven, architecte.



ples comme la hanche d'une danseuse; pieds de chaise fuselés comme une jambe en bas nylon; bras de lampe tendus, équilibre miraculeux: le dynamisme était roi, l'adrodynamisme dieu.

On construisait avec des murs penchés, de grandes surfaces enduites, et parfois une paroi de gros moellons pour faire contraste et se faire mieux comprendre, il y avait des poteaux de fer, des garde-corps en tube rond, de larges baies vitrées, une cheminée géométrique dans une pièce nue, des meubles de bois et un épais tapis vert ou jaune sur le sol d'ardoises rustiques. Le toit débordait, plat comme une casquette de jockey; les balcons jaillissaient, rectangulaires, triangulaires, mieux encore: trapézoïdaux.

Les surfaces de Arp, les volumes galbés de Brancusi, les structures en tension lourde

de Calder, les fileries de Gabo ou Pevsner se faisaient motifs de rideaux, fauteuils, théâtres, vases à fleurs, têtes de lit chez Ségalot Ça, c'était du moule!

L'abstraction était quotidienne, elle allait se faire lyrique. L'époque était résolue, sa modernité tranquille, emphatique et claustrante. Est-ce un hasard alors si se développait cette bande dessinée de ligne claire, issue d'Hergé, avec sa calme assurance, ses formes musées à plat, simples, transparentes, réalistes, son dessin pur et lisse, explicite, dépouillé d'ornementation, net d'angoisses, sa typographie efficace et neutre, et cette adhésion sans problème au modernisme des avions et des fusées, des voitures de course, de l'architecture ou du design?

Et nous voici, trente ans plus tard, les temps sont régressifs, l'architecture rétro. Et la BD de ligne claire, constituée en véritable tendance d'avant-garde quoiqu'un peu parodique, redresse la barre, nous force à regarder sans fausse honte ces années 60 où les lendemains chantaient encore à la radio.

Maniériste, stylisé, théâtralisé, le retour à ces impressions d'enfance nous restitue le formalisme si particulier de ces moments-là, que le recul historique, en effet de zoom, plaque si fortement sur les expérimentations des années 20 ou 30. Que nous disent-ils, sinon une certaine impatience d'être à nouveau modernes, ne serait-ce que pour changer... et bien évidemment sans illusion aucune?

FRANÇOIS CHASLIN

F CHASLIN Directeur du département diffusion à TIFA - Journaliste (Le Monde - Le Nouvel Observateur).



DANS CETTE PARTIE-LÀ, LE CIRCUIT ÉLECTRIQUE NE FONCTIONNE PLUS! ...PAPA NE SAIT TOUJOURS PAS POURQUOI!... J'AI PRIS UNE TORCHE!!!





QUELLE HORREUR!... TU... TU M'AS
AMENÉ ICI EXPRES POUR ME FAIRE
PEUR... TU... TU LE SAVAIS,
HEIN ?!!



MAIS NON!!! MAIS NON!!!
JE NE SUIS JAMAIS
VENUE DANS 'ETTE
CAVE, COUSIN... TE TE
LE JURE !!! SNIF!
MAIS
ALORS...
QUI...
EST-CE ?



SAIS PAS...
IL DOIT Y AVOIR
UN GEMPS
J'IL EST
MORT!!!
TU
PARLES!



REGARDE, IL Y A
DES PAPIERS, ET UN
CARNET DE NOTES
À CÔTÉ
SUR LA
PETITE VALISE
!!!



HÉ, HÉ!!!... C'EST
C'EST L'ARCHITECTE
DE TOUS LES BUILDINGS
DU COIN!!!
ÇA ALORS!!!



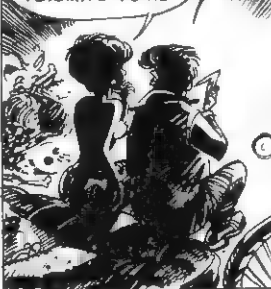
... D'APRÈS LES NOTES, IL S'EST
PERDU, DANS LES CAVES... OH!!!
OH LA! ÉCOUTE... C'EST MOURANT
DE FROID ET DE FAIM EN CE MOIS
DE NOVEMBRE 1960, QUE J'ERRE
DANS LES COULOIRS DE L'IMMEUBLE
B.12 SANS EN TROUVER LA SORTIE,
...

MALHEUREUX!
C'EST AFFREUX! IL FAUT
PRÉVENIR LA POLICE!



...UNE FOIS J'AI CRU ENTENDRE
DES SECOURS MAIS...

LE MALHEUREUX!
C'EST AFFREUX! IL FAUT
PRÉVENIR LA POLICE!



TU SAIS, COUSIN, JE N'AI
PLUS BEAUCOUP ENVIE DE JOUER
AVEC TOI AUTOUR D'HUI!!!

MOI NON PLUS!
JE CROIS QU'ON
EST TOMBÉ
SUR UN OS!!!



F. Walthery

Maison d'arrêt aux Bahamas.



De Suzanne Day



De Cartier

"Rencontres", de Muxos et Sempayo.

La prison, vous connaissez ? Du gâteau, chacun le sait, du logement quatre étoiles. On en connaît qui ont cette forme à cinq branches, c'est-à-dire polaire, bien sûr, il me semble que c'est surtout à Fleury qu'on perd la santé, qu'on peut mesurer les progrès, le contraste. Les murs, y'a que ça de vrai, pour vous classer une époque. À Fleury, voici la modernité, le confort, le tout-électronique, le panoptique de Foucault, ça t'a une de ces gueules ! D'accord, on croyait qu'ils nous avaient tué les derniers rêves d'évasion, avec leurs jolis murs d'encainte, mais deux types sont arrivés à s'arracher en hélico de ce baigne new-look, ça nous laisse quelques années d'espoir.

À part ça, c'est difficile de parler d'architecture des prisons, quand on a eu la double malchance, comme moi, d'en visiter de l'intérieur une douzaine en dix années, et d'avoir vu, plus récemment, le señor Ricardo Boffi tortiller du croupion, imbui de sa personne, dans les superstructures baroques de la libranie internationale où l'on m'avait embauché par erreur. Boffi, c'est le mec qui s'occupe du projet Antigone, à Montpellier. Autant dire qu'il s'y connaît, en cages à poules de luxe.

Sinon, c'est toujours le désert. Pour les architectes, la conception des prisons, c'est un sujet un peu tabou. Ils répugnent à vous en parler. La gloire est mince, qui consiste à édifier des chapitres à usage humain. Regardez les "notifications de concours" à propos des prisons. La CELLULE, en tant qu'habitation, est un des mots-clés. Ils disent que la taule doit être intégrée à la ville au niveau des murs. Qu'elle ne forme pas un abcès. Médecins attentifs à l'escamotage des malades. Quand tu la vois d'en haut, elle paraît camouflée. Il manque juste un solarium.

Sauf quand on préfère la planter bien à l'écart comme les Baumettes à Marseille. Pendant des années je me suis demandé comment on pouvait habiter en face de ça. Je voyais les gens qui grimpaient sur la colline, saluer la parentèle. Bien des années plus tard, j'ai voulu y grimper à mon tour. Quand j'ai vu ce grand vaisseau de mort, cette barge de béton à l'ancre, je l'ai trouvée tellement sinistre que je doute m'en être pris. Comment j'avais bien pu me tirer de là sans devenir fou furieux ?

Et la centrale de Melun, vue du pont, ça fait un choc, ça ressemble à un tas de charbon, ou de merde séchée, au milieu d'une plage.

Et la carlingue de Périgueux, avec ses "cellules noires", on dirait que les murs eux-mêmes pleurent d'être si laids. Je pourrais dessiner comme ça la carte de la honte.

Evidemment, certaines taules récentes, comme Gradignan, sont mieux "intégrées" au paysage urbain, il faut voir le mirador pour deviner que c'est un lieu de détention.

Mais qu'est-ce que les taulards ont à foutre des perspectives douces, des fantasmes sur la termitière, de ces blockhaus ou d'élégants panneaux de verre à l'épreuve des balles remplacent les barreaux ? Et l'espace vital ?

Les arches seraient bien capables de prétendre qu'ils prennent en compte les besoins des individus, sans distinction. Mais savez-vous que dans les années 30, on parlait déjà de "cellules d'habitation" à propos des HLM, et que ça continue aujourd'hui ?

Et ce brave Le Corbusier qui disait : on va faire des "machines à habiter". L. Bon sang, c'est sûr que dans son grand machin de Marseille, sur pilons, tout est prévu pour survivre sans jamais voir le jour. D'ailleurs, les longs corridors obscurs et verdâtres évoquent les méandres d'une maison close.

Tous ces mecs ne badinent pas avec l'Es-



De J. M. de Bruchet

Camps de vacances



...e minimal", ils ont bien étudié la vie des mines. Le cubage d'air, la place des tinctures. Ils ont même des idées sur le plaisir des yeux, ils vont bientôt nous torcher des taupes champignons pour les schtroumpfs proxénètes, des maisons de poupées salopes des châteaux de fable.

J'ai appelé un copain archi pour lui demander ce qu'il ferait si on lui demandait de construire une prison. *"Tétudieras les parcours du prisonnier, qu'il m'a dit benoîtement! Je ferais une longue promenade!"* Mais ça existe, mon vieux, même un môme a besoin de se défouler! Bien sûr, les minuscules cours en camembert de la prison Saint-Roch, à Toulon, ne sont pas bordées de troènes ou de mimosas. Il n'empêche qu'en tendant bien le cou, on arrive à voir un petit bout de ciel. Et s'il est bleu, on n'est pas marrons.

Pour moi, qui ai du sens civique, et le souci de l'esthétique, la prison idéale, dans une société moderne, c'est celle dont on aurait rasé les murs de très près.

ALAIN DUBRIEU



"Gloire coloniale et autres récits exotiques", de Willem.

A. DUBRIEU Romancier - Auteur du *Désert de l'iguane* (Ed. Ramsay).

BING !!! BING !!! DEBOUT LA-DEDANS
CHERS LECTEURS ADORÉS !



APRES NOTRE PRECEDENT EPISODE SUR LES
CHATEAUX DE LA LOIRE, ENTROUS AUJOURD'HUI
DE PLAIN-PIED DANS L'UNIVERS CARCERAL



AVANT D'ENTAMER NOTRE VISITE, JE VOUS
PRIERAIS DE ME REMETTRE VOS LACETS,
CEINTURES OU TOUT AUTRE OBJET DE VALEUR
UN RECU VOUS SERA REMIS BIEN ENTENDU.

LES PHOTOS SONT INTERDITES, MAIS L'IDENTITE
JUDICIAIRE SE FERA UN PLAISIR DE VOUS
TIRER LE PORTRAIT... A PRESENT SI VOUS
VOULEZ BIEN ME SUIVRE ...



VOUS APERCEVEZ A VOTRE GAUCHE LE N° 6
BONJOUR CHEZ VOUS NUMERO SIX!



A VOTRE DROITE LE PRISONNIER D'ALCATRAZ
DONT LE CHIFFRE QUE JE NE SAURAI
NOMMER PORTE MALHEUR!



ATTENTION A LA MARCHE! NOUS ALLONS
ARRIVER AU DETENU 44...LOIRE ATLANTIQUE



ET POUR TERMINER CE RAPIDE TOUR D'HORIZON
LE MATRICULE 69 QUI POSE LE DOULOUREUX
PROBLEME DE LA SEXUALITE EN PRISON...



MORALITE: N'OUBLIEZ PAS LE GUIDE

Puisque le béton lui-même est armé...



Ph. J. M. de Buscher

Terrain vague à Berlin. Bernauerstrasse.



Ed. Gréant



Ed. Houtaudes Associés

"Bloody Mary" de Toulé.



"Les exploits de Quick et Flupke", d'Heerg.

"Kobra chape les beules", de Jans.

Pénférie suburbaine basculante à géométrie invariable. L'HLM de banlieue, moins pittoresque que le palais du facteur Cheval mais plus fonctionnelle que le camping municipal de Palavas-les-Flots, n'engendre pas la mélancolie, quoi qu'on dise. On peut entrer par la porte et sortir par la fenêtre, rock'n roll suicide. Les fenêtres sont parfois des meurtrières bien pratiquées pour tirer au 22 long rifle sur les Arabes, les Noirs, les délinquants, les passants, les chiens, les rosniers grimpants, la concierge, le voisin, la femme du voisin. Les caves aussi sont très propices au vol de mobylettes, au viol de gamines qui descendent les poubelles, à toutes sortes de sabbats, de bacchanales, de fornications. Les escaliers sentent la pisserie et des virgules de merde ponctuent joliment les graffitis.

Poésie everywhere. Palissades, terrains vagues, carcasses de Simca 1000, des rats croisent leurs chemins dans ce nomade's land. Assassinat rapide. Destroy. Non-lieu. Banlieue. Attention, c'est très relatif. Allez savoir si Paris n'est pas la banlieue de Sarcelles. Los Angeles un faubourg d'Hollywood, si la vie n'est pas la banlieue de la mort. Banlieue? Provisoire, brouillon, bécé. Vulgaire. Pour l'imaginer, il faudrait déjà établir un centre, un centre du monde. Là où la vie serait à l'état brut, pure, intense. Autour de cette vie, il y aurait une autre vie, moins vivante, une score, juste des jours, des nuits, des allers-retours, une navette-gare, un shopping-center.

On se maquille au goudron, se parfume au

crésyl. C'est du vrac, la banlieue, je fais pas dans la finesse. Les architectes ont compris qu'à des philistins qui mettraient des gnomes en plâtre dans les jardins du Tranon et des meubles Levitan dans la Galerie des glaces, c'était pas la peine de donner autre chose qu'un gros cube, comme à un gosse. Une HLM de banlieue, c'est ça, gros cube, gros cul, et trou du cul du monde. C'est l'oubli. La mort. C'est aussi inspiré que la banlieue ou le désert, le genre de lieu où souffle l'esprit. La banlieue, c'est le XXI^e arrondissement, c'est la banlieue de la ville ou l'arrière-garde de la campagne. C'est absolument ce qu'on veut. Faut pas être regardant.

La nuit, toutes ces petites fenêtres allumées, qui cachent des petites vies, on dirait Beaubourg, une usine, un bateau, le tableau de bord d'un vaisseau intergalactique ou un ordinateur géant. On peut dire aussi que c'est une cité-dortoir, mais on ne dort pas, en banlieue, on ne trouve pas sa place dans le lit de la vie. On entend, on écoute, on guette, le voisin qui pète, sa femme de nègres, les scènes de ménage et le stress des fragiles, le ronflement des moteurs, le gargouillis des chiottes et l'autre con, du troisième, qui plante un clou pour accrocher le clown triste de Bernard Buffet.

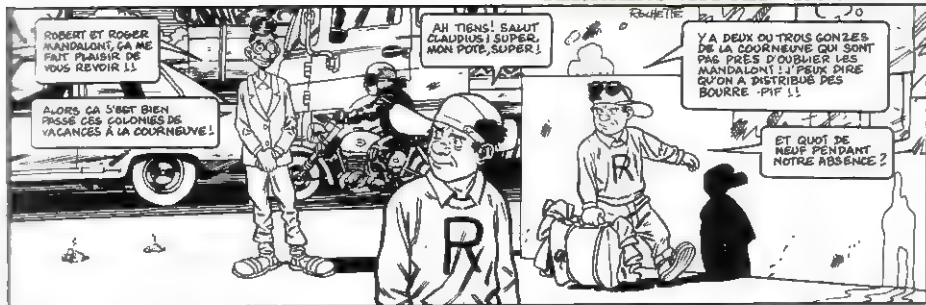
Une cage d'escalier, c'est d'abord une cage, une prison. Et puis, c'est des marches, mais on peut bien habiter au dernier étage de la plus haute tour, on est trop minuscule pour boxer avec le ciel. On va à la fenêtre, on regarde, on ne voit rien, c'est le désert des

Tartares, cette banlieue. Avec la moisissure, la pourriture, il y a juste le ciel, une correspondance de nuages, une aptitude au rêve. Partir. Banlieue, sans jamais aller à la ville, c'est vivre en marge de Bombay, New York et Melbourne. Un village proche de Samarkand. On a la banlieue dans la tête, on tourne autour du soleil, la terre c'est la banlieue du soleil. Si la campagne est un jardin d'eden et la ville un enfer du sexe, ou la ville un paradis artificiel et la campagne une emmerde infernale, la banlieue c'est juste un purgatoire. Qu'importe les pavillons, les cités verticales ou horizontales, seraient-elles même obliques que la banlieue serait toujours aussi purgative. Elle fait chier.

Quand on naît en banlieue on naît partout, tombé dans la brousse, on a perdu son parachute et son avion. On est seul, on est Tarzan. Quand on arrive aux portes de la ville, on ne s'essouffe pas les pieds, on ne se fait pas annoncer par un aboyeur, parce qu'on est un chien. Naître en banlieue, c'est tomber dans une potion magique qui a pour nous violence, haine, révolte. On est du dernier chic, la cravate en lambeaux qui étrange Paris.

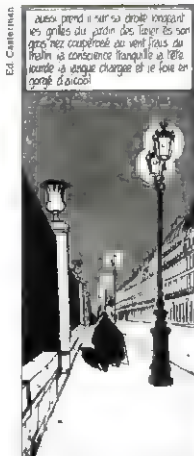
Les loubes sont entrés dans Paris. La banlieue s'infiltre, par le XIII^e, le XIX^e, le front de Seine l'habite le Marais, un quartier déguisé, une ville comme Venise. Pas d'énergie, mais un certain sourire face à la fin du monde. Les banlieusards dans leurs clapiers, quel pied, quels cons! Vont-ils reprendre la Bastille? A la baston?

HERVE PRUDON





Un accessoire lumineux



Ed. Carlier et Co.

Ed. du Lambert

L'affaire du collier?
d'Edgar R. Jacobs.Panneau
Decaux...Lampadaire à
Berlin - A. Speer,
architecte.

Ed. A.A.M.

Le mobilier urbain considéré dans ses rapports avec la bande dessinée, c'est un sujet tocard. Comme le sont d'ailleurs toutes les approches thématiques de ce type : le tabac dans la littérature, la cuisine au beurre dans la peinture normande, etc. On y trouve par définition tout et son contraire, à savoir toutes les réalités de la vie quotidienne et universelles, mais aussi toutes leurs déformations, toutes les manipulations dont elles peuvent faire l'objet lorsqu'on veut leur faire prendre telle ou telle signification forcée. Les cigares de *La montagne magique*, un paquet de madeleines au premier plan d'un tableau représentant le Grand Hôtel de Caubourg, ou encore un réverbère londonien éclairant la chaste solidarité de Blake et Mortimer, tout cela est anecdotique, ne signifie rien ou n'est qu'un signe très accessoire dans un récit.

Mais ne vous inquiétez pas, le sujet n'est pas perdu pour autant. C'est vrai que le mobilier urbain n'est, par rapport à l'architecture, rien ou pas grand-chose dans la bande dessinée. Et si l'on supprime l'architecture de notre raisonnement? Prenons par exemple un réverbère. Disposons-le dans une case de BD quelconque mais vierge. De vulgaire carré blanc, la case devient espace, avec son sol, sa profondeur, son échelle. Le réverbère pourrait sans doute être remplacé par nombre d'autres objets, mais quel autre objet accepterait de se limiter ainsi à n'être qu'une barre verticale, de laisser à sa virginité la presque totalité de l'espace? Et lequel est cependant assez grand et de taille constante dans l'esprit du lecteur pour continuer, même réduit à un simple bâtonnet dans un

coin supérieur de la case, à définir à la fois l'espace et l'horizon?

Il y a plus. Le réverbère est le seul objet nécessaire et suffisant pour créer le jour et la nuit, selon qu'il est éteint ou allumé. Éteignez le réverbère, hop, c'est le jour! Allumez le réverbère, hop, c'est la nuit! Le jour, la nuit, l'espace, l'échelle, et de surcroît une première indication géographique de l'action, avec un réverbère, nous sommes évidemment à l'extérieur, sans quoi nous aurions droit à un lampadaire, ce qui réduit considérablement l'ambition de notre case, et par là même de notre propos.

Car un lampadaire, ça se déplace. Un réverbère, c'est fixe. D'où une seconde et précieuse indication sur l'action. Pour cela, faites entrer un personnage. Sera-t-il près, loin, à droite, à gauche, devant ou derrière le réverbère?... Puis faites bouger le personnage. Ne pouvant déplacer le réverbère, il devra soit le mépriser et se faire pendre ailleurs, soit le contourner et pour cela se livrer à la première réflexion de son existence dans l'image : par la gauche, ou par la droite? Le réverbère a ceci d'extraordinaire en effet qu'il donne un axe à l'univers et lui imprime un sens. Il est à la bande dessinée ce que la relativité d'Einstein est à l'espace, au temps et à notre vie quotidienne.

Enfin, le réverbère incarne de manière élémentaire tous les styles et permet alors de désigner une époque. Réverbère romain un cadavre de chrétien brûlant au bout d'une perche. Réverbère médiéval... un manant mis au pilori et qui tient élégamment une torche dans une main restée libre. Réverbère Louis XIII, Louis XIV, Louis XV,

Louis XVI voir les pieds des fauteuils correspondants. Réverbère révolutionnaire : un aristocrate à la lanterne. Et jusqu'au XXI^e siècle, selon les vœux et la fantaisie du dessinateur, qui a même le droit de supprimer les réverbères de ses images, ce qui montre bien la souplesse de cet ustensile.

Dans certains cas, le réverbère peut être d'un grand secours. Refaites entrer notre personnage. Penchez le réverbère vers lui, et, lui, faites-lui prendre le réverbère par l'épaule. Vous signifiiez à la fois la proximité d'un bistrot et la capacité de la rue de répondre à tous les appels, à toutes les subtilités. Faites maintenant entrer un chien. Le chien a compris l'importance du réverbère dans la bande dessinée, il va droit sur lui.

Un réverbère, un homme, un chien. Ajoutez une rue, des trottoirs, un grand magasin, sa clientèle, des voitures, des camions, l'opéra de Paris en perspective, des pères Noël, des chanteurs de l'armée du Salut, un héros de bande dessinée, son fidèle compagnon, un engin extra-terrestre et ses habitants, une bagarre, etc. Maintenant essayez de faire entrer dans votre image la moindre pièce de mobilier urbain... Comme par hasard, seul le réverbère survit et permet en outre d'y accrocher une superbe guirlande d'étoiles.

Conclusion : sauf le réverbère, pièce maîtresse de la bande dessinée, le mobilier urbain ne trouve sa place qu'en fonction des besoins de la muse en scène, de la place qui reste dans l'image et de la sobriété du dessinateur.

FREDERIC EDELMANN

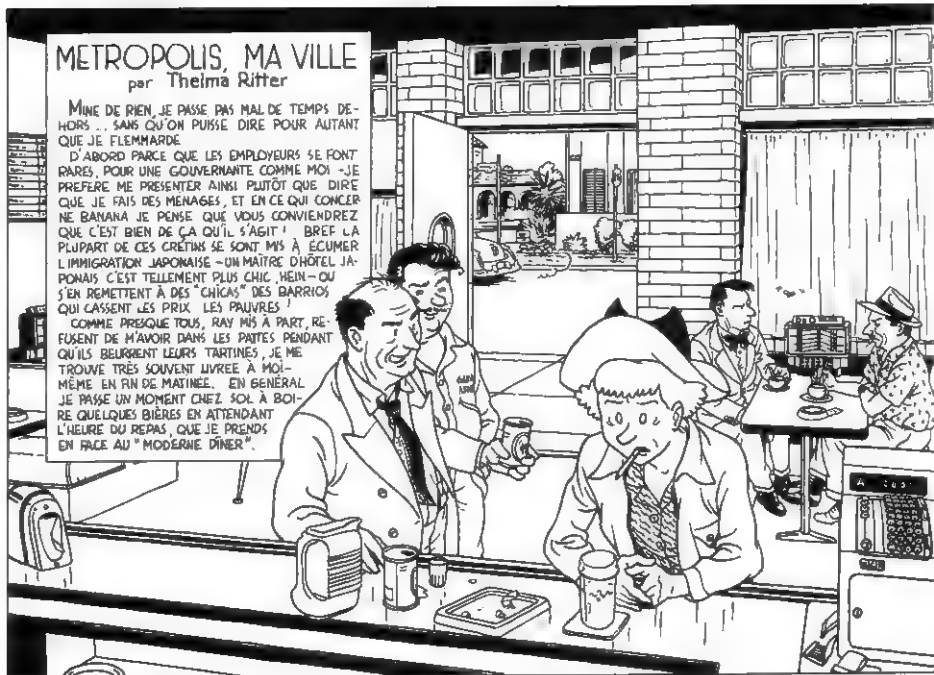
METROPOLIS, MA VILLE

par Theima Ritter

MINCE DE RIEN, JE PASSE PAS MAL DE TEMPS DE-HORS... SANS QU'ON PUISSE DIRE POUR AUTANT QUE JE FLEMMARDE.

D'ABORD PARCE QUE LES EMPLOYEURS SE FONT RARES, POUR UNE GOUVERNAITE COMME MOI -JE PREFERE ME PRESENTER AINSI PLUTÔT QUE DIRE QUE JE FAIS DES MENAGES, ET EN CE QUI CONCERNE BANANA JE PENSE QUE VOUS CONVIENDREZ QUE C'EST BIEN DE ÇA QU'IL S'AGIT ! BREF LA PLUPART DE CES CRETINS SE SONT MIS À ÉCUMER L'IMMIGRATION JAPONAISE -UN MAÎTRE D'HÔTEL JAPONAIS C'EST TELLEMENT PLUS CHIC, HEIN -OU S'EN REMETtent À DES "CHICAS" DES BARRIOS QUI CASSENT LES PRIX LES PAUVRES !

COMME PRESQUE TOUS, RAY MIS À PART, REFUSE DE M'AVOIR DANS LES PAITES PENDANT QU'ILS BEURGIENT LEURS TARTINES, JE ME TROUVE TRÈS SOUVENT LIVRÉE À MOI-MÊME EN FIN DE MATINÉE. EN GÉNÉRAL JE PASSE UN MOMENT CHEZ SOL À BOIRE QUELQUES BIÈRES EN ATTENDANT L'HEURE DU REPAS, QUE JE PRENDS EN FACE AU "MODERNE DINER".



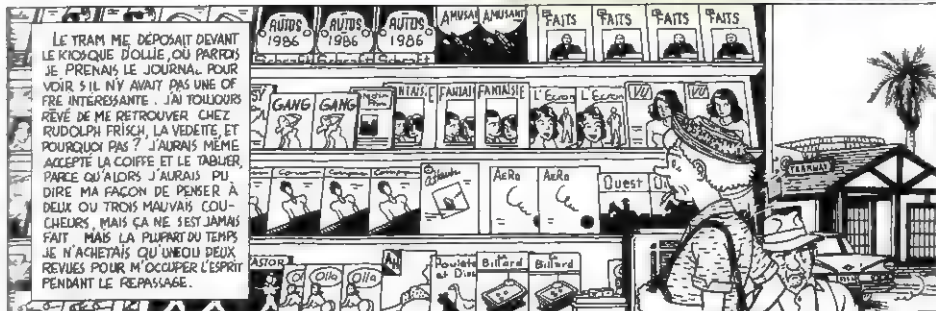
MAIS IL ARRIVE SOUVENT QUE JE TRAÎNE À DISCUTER AVEC DES CON-NAISSANCES OU SOL LUI-MÊME, ET QUE J'Y RESTE DEUX HEURES SANS ME DÉCIDER À TRAVERSER LA RUE. DE TOUTE FAÇON, AU MODERNE, LE CHILI EST ASSEZ DÉGUEULASSE, SI ON PEUT DIRE.

D'AILLEURS, SAUTER LE DÉJEUNER DE TEMPS À AUTRE NE FAIT PAS DE MAL À MON RÉGIME, ET CES JOURS-LÀ JE RETOURNE AU BOULOT LESTÉE SEULEMENT DE QUELQUES BOUTEILLES. CHACUN SAIT QUE TROIS BIÈRES VA-LENT UN STEAK.



DU TEMPS D'ELMER, FEU MON MARI, JE ME RENDAIS DANS LES BEAUX QUARTIERS, OÙ J'EXERCE, EN TRAM, LE LAISSANT PARADER DE SON CÔTÉ DANS SON JOLI COUPE CHEVROLET. JE SUIS ASSEZ DISTRAITE COMME ÇA À PIED ET PRENDRE LE VOLANT, DANS MON CAS, ME SEMBLAIT MÊME ÊTRE EN DANGER LA VIE D'UN TROP GRAND NOMBRE DE CHIENS.







Portail de jardin avec escaliers - 1902 - Zehnder, architecte.

Mausolée - Projet de Muzio, architecte.



"Magnum Song", de Claeys.

Le dessin/photo de Jean-Claude Claeys (*Paris Frison*), hyper-réaliste, aux contours extrêmes, dont les cadrages atteignent parfois la monumentalité piranessienne, attire l'œil du néophyte bédéphile que je suis. Je me laisse donc entraîner en plein cimetière du Père Lachaise, témoin distrait de quelques possibles inscriptions bourgeoises, turpitudes suggérées non réalisées, sur fond insolite de sépultures et caveaux... Quelle mise en scène sublime dans la profusion hétéroclite des détails! Ce foisonnement de l'art sacro-tumulaire a tout pour émouvoir l'âme sensible et romantique, pour inciter, aussi, au frisson de morbidité poétique.

Mais l'humble cimetiériste de village peut susciter des sentiments aussi puissants, dans l'émouvant dépouillement de ses modestes stèles ou croix de bois branlantes. Dépouillement qui frôle parfois le lugubre, la désolation de l'abandon, comme en témoigne *Partie de chasse*, de Bilal. En Angleterre, le cimetière traditionnel, presque tou-

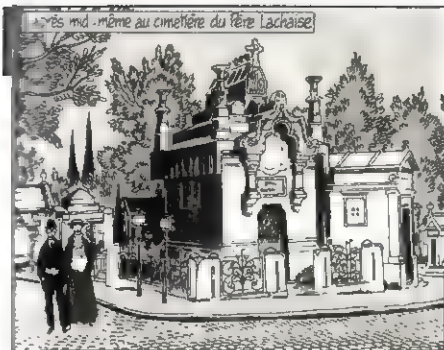
jours entretenu comme un jardin "à l'anglaise", se blottit contre l'église médiévale, à l'ombre d'ifs ou de cèdres centenaires. Ici s'écrit l'histoire d'une communauté, à déchiffrer sur les inscriptions (souvent d'une délicate naïveté) d'anciennes stèles, de tombeaux vermillonnés, d'obélisques et de cippes. A visiter impérativement sous pluie fine, pour goûter la british quintessence de la mélancolie bucolique qui en émane, et qu'évoque si vivement *Floch*, cet épais d'anglomane, dans *Le dossier Harding*.

La fin du XVII^e et le siècle des Lumières voient l'apogée de l'art funéraire traditionnel britannique. Mais baroque et rococo cèdent le pas progressivement, devant l'influence du palladianisme. Pour trouver l'exemple définitif du cimetière palladien néoclassique, il faut quitter la Grande-Bretagne pour Calcutta et son Park Street Cemetery, qui ouvre ses portes vers 1760. Précurseur du Père Lachaise, émouvant symbole d'un empire disparu, Park Street est une véritable nécropole, une cité-jardin. L'architecte

ture de la mort s'y exprime dans un classicisme raffiné de temples péripétrés, de pavilions et de kiosques qui côtoient des obélisques élancés, des pyramides grandioses, avec, pour cadre, une végétation tropicale des plus luxuriantes. Dépaysement total, surréaliste, que de voir ces colonnades gigantesques, ces frontons, ces panthéons, ces perspectives architecturales filantes, comme les amerait sans doute Francis Masse, si l'on en croit l'intérieur colossal de sa basilique romane dans *On m'appelle l'ava-lanche*... sauf qu'à Park Street, c'est le palmier ou la bane qui risque toujours de faire dégringoler une colonne.

La haute époque des grandes nécropoles urbaines se situe dans les années 1830-1850. L'éclectisme des styles concurrence alors l'instable prépondérance du temple néogrec : on trouve des "temples chinois", des "temples hindous". Mais c'est le renouveau gothique, en riche polychrome, et d'une parfaite exactitude archéologique, qui sortira grand vainqueur. La révolution industriel-

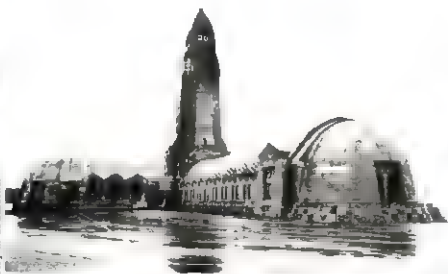
Sic transit gloria mundi



"Adèle Blanc-Sec - Momies en folie", de Tardi.



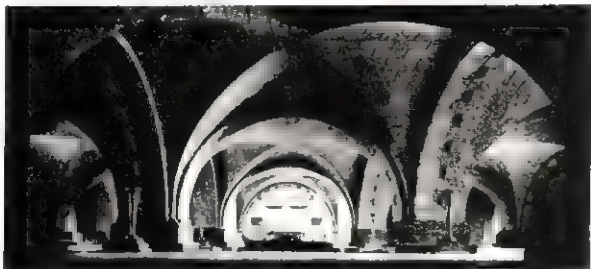
Monument national - esquisses d'Otto Wagner.



L'essuaire de Donaumont - Azema, architecte.

le s'associe à cette œuvre avec l'ouverture de Brockwood, au sud de Londres, où les pompes funèbres peuvent accéder par un chemin de fer, avec deux gares spécialement conçues pour le cimetière, dans un très sérieux et très funéraire gothique. C'est la célébration pompeuse et respectablement bourgeoise de la mort victorienne, dans une société semblable à celle que dépeignent, d'une plume ironique, trempée dans l'encre noir funèbre, Forest et Tardi, avec *Ici, Même*.

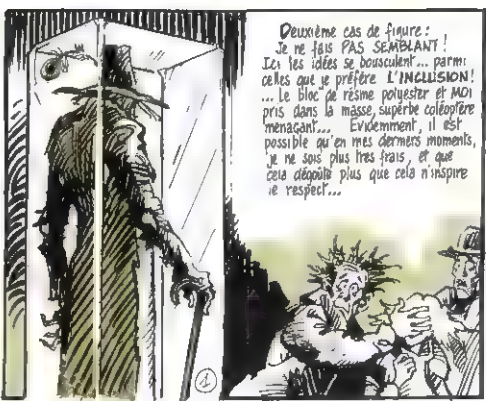
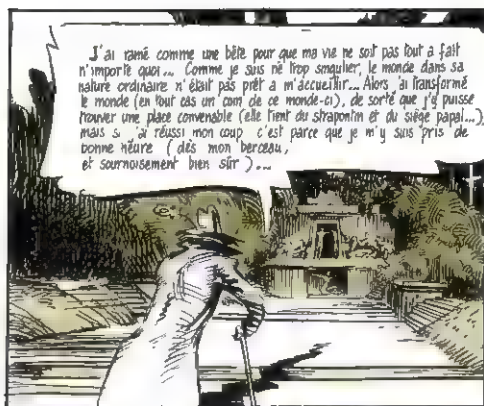
Mais combien des fastes de ces magnifiques cimetières sont aujourd'hui délaissés, voués à l'abandon, cadre idéal pour les mises en scènes troublantes du *Warschau* de Varenne, ou encore pour celles de Forest ou Montelher? Ces remarquables ensembles marmoréens de l'art sacro-tumulaire attendent vos talents, ô maîtres de la bande dessinée. Ensevelissez-vous!



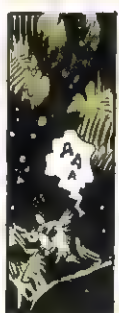
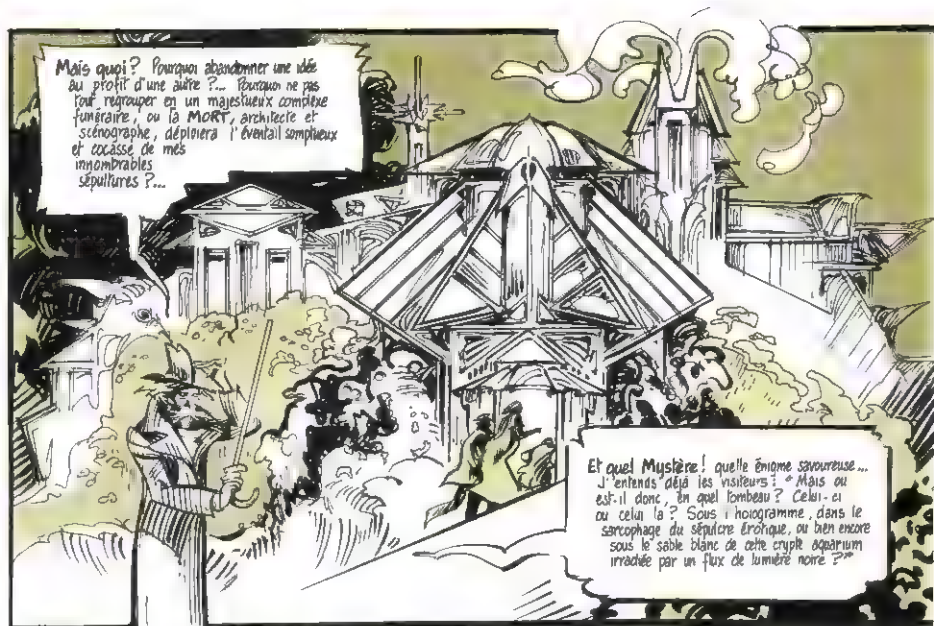
Mémorial du soldat, la crypte - Wilhelm Kreis, architecte.

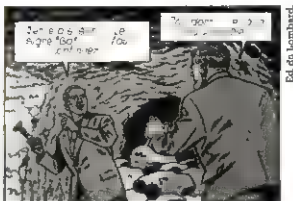
MARTIN MEADE

M. MEADE. Conservateur des bâtiments royaux d'Angleterre - Professeur à l'école spéciale d'architecture de Paris.









"L'affaire du collier", d'Edgar P. Jacobs.

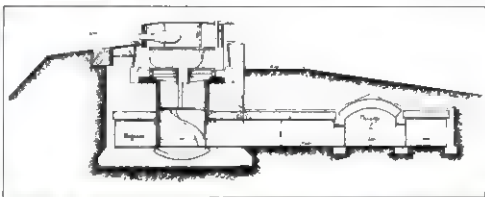
Ed de Lombard

La baignoire de la dissidence

Coupe d'une coupole d'artillerie - dessin de Brilmont.



Bunker-lanceur de V2.



Ph. J.-M. de Busscher

DE



"La crypte" de Gilles Chaillet et Jacques Martin.

Les apologistes de la manière forte croient généralement que l'entrée en possession de la parole et des premières lueurs de la raison déterminent chez l'enfant un état d'insurrection contre l'autorité parentale. Selon eux, cet état amène des conflits qui ne sauraient être résolus - avec pour seul souci de persuader le rebelle à l'obéissance - que par la permanence de la correction.

Si Michel de Montaigne connut une enfance "sans fouet et sans larmes", nombreux furent ceux qui, dans la leur, eurent à les connaître... Et pas seulement - les pauvres chéris! - dans les seuls cas d'opiniâtreté irréductible. Et parfois, hélas! de nos jours encore! Simplement, à la cruauté du châtiement corporel par instrument, les familles modernes et sensibles ont préféré la correction manuelle : les claques, la fessée, plus humaines. Toutefois, et dans un certain milieu, d'aucuns pouvaient juger vulgaires ces pratiques par trop *full contact*. Il convenait donc d'y trouver quelques précieux substitués... Au nombre de ceux-ci, la cave tenait une place avantageuse.

La cave n'était pas, comme le fouet (que l'on donne au petit scélérat), un sinapisme

cuisant, mais une baignoire glacée. La baignoire de la dissidence dans laquelle on plonge le délinquant en vue de la guérison à obtenir. Il y avait du thermalisme dans l'administration de la cave. De la "médecine douce", davantage que de la punition... Elle était la paroi de pierre visqueuse qui se refermait sur vous, trappée de sapelette, dans un noir tombal. Peu à peu, dans l'œil minuscule et glauque du soupirail, ces ténébres humides s'effaçaient au profit d'une obscurité nouvelle, discernable. La frayeur tétanisée se gommait, révélant une sorte d'angoisse exaltée. Le soupirail occulté de poussier prenait des airs de serienne palladienne. La cave moise devenait crypte. Le mirard hallstatten se muait en hypogée. L'univers lémurien de la cave pouvait, alors, ouvrir grand les portes de l'aventure...

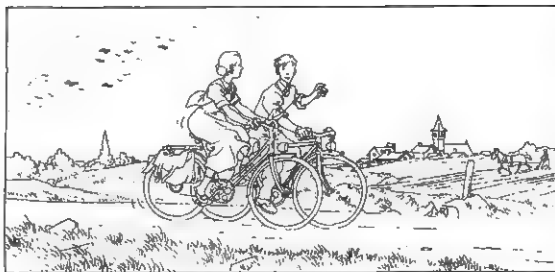
Derrière la masse rouillée de l'ancienne chaudrière se dissimulait, à l'évidence, l'issue secrète, l'accès au souterrain. L'évasion. Certes, la menace souterraine n'était pas négociable. Cette galène, pour être salvatrice, serait semée d'embûches : étauons pourris et contreforts qui s'écroulent. Son labyrinthe parcouru ne pouvait être que

hérissé d'obstacles redoutables, de la herse prompt à s'abattre aux oubliettes dont on ne revient jamais. Son dédale forcément étreci par endroits se couperait de douves abyssales et, peut-être même, nauséabondes à l'extrême, ou tout simplement méphitiques. Mais au bout du tunnel...

Au bout du tunnel il y avait toujours, outre la lumière parcimonieuse, la forteresse! Donjon ruiné, crénelé, corné d'échauguettes, bunker sensuel, exotérique et secret ou fort mi-enterré à la Bralmont, elle était, bien sûr, inexpugnable. À l'écart des lous, elle permettait de les enfreindre... Elle bouleversait les hiérarchies. En rupture avec l'ordre établi, la pénétration de ses enceintes runiformes signifiait aux parents, professeurs et autres pions le point de non-retour. Dans les décombres mangés de herse ou frappés de sel, enfin seul, souverain, vous régniez! C'est généralement à ce moment-là qu'on vous délivrait...

Sans doute saisissons-nous mieux pourquoi tant d'auteurs de bande dessinée sont des ruinistes aussi souterrains que distingués? Peut-être...

JEAN-MARIE DE BUSSCHER

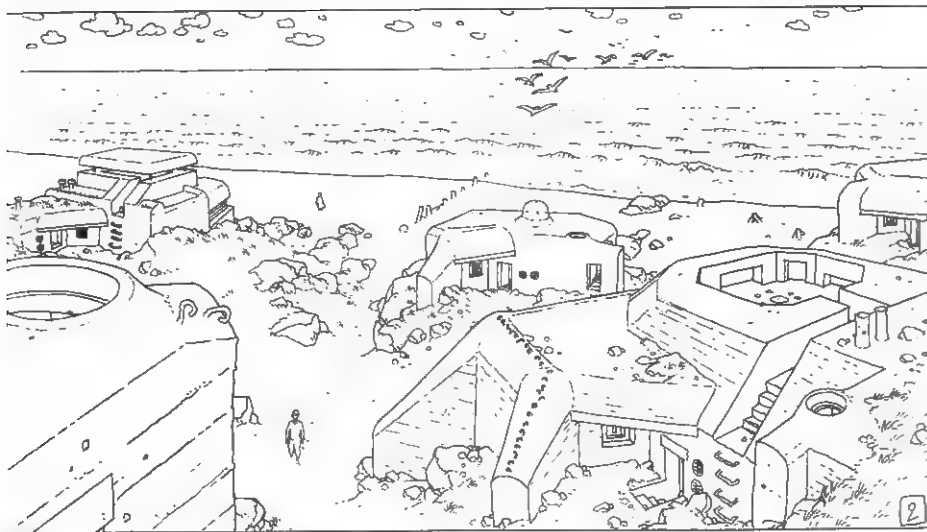
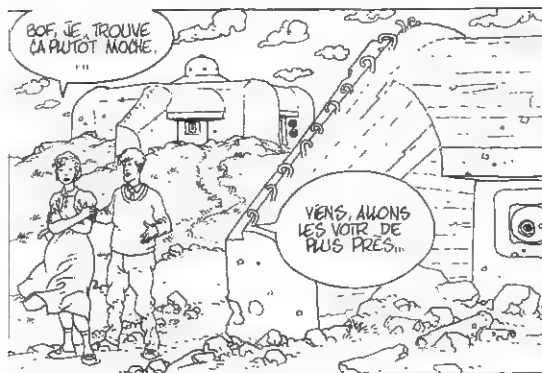


1946, L'ÉTÉ
JE RETROUVE
LES PLAGES
DE MON
ENFANCE QUI
M'ONT ÉTÉ
INTERDITES
PENDANT PLUS
DE QUATRE
ANS D'OCCU-
PATION."

BUNKER

TEXTES
DESSINS
amo.





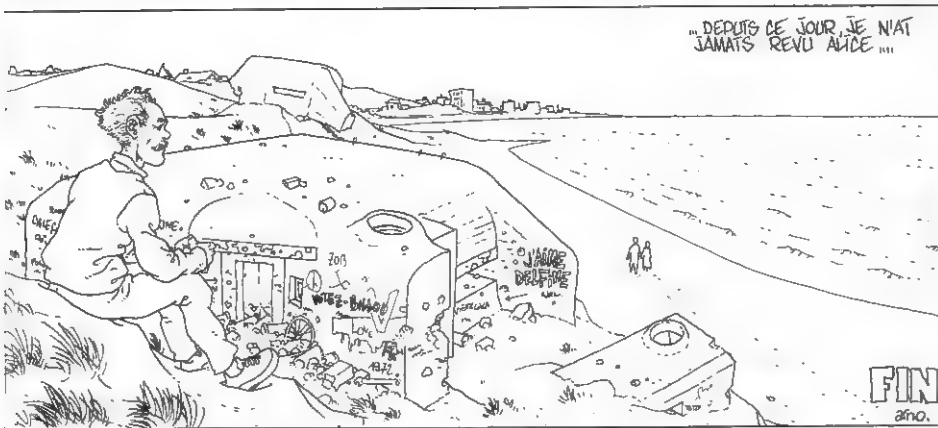
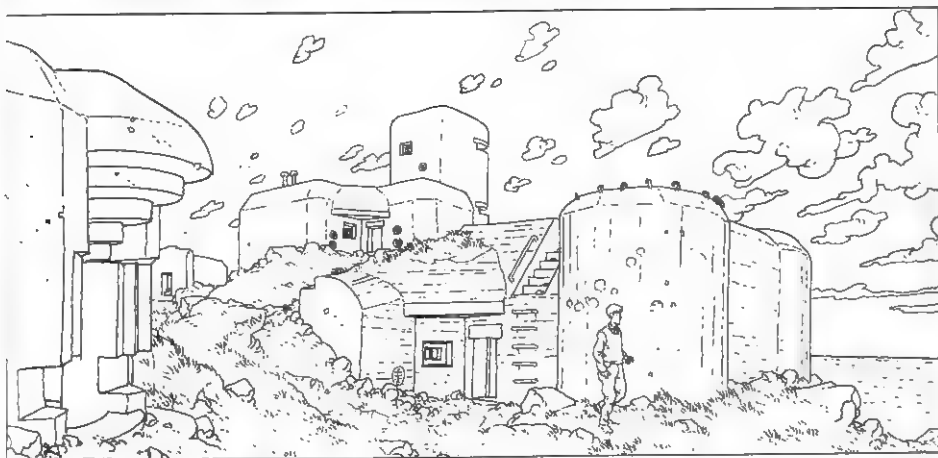
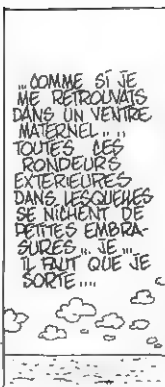
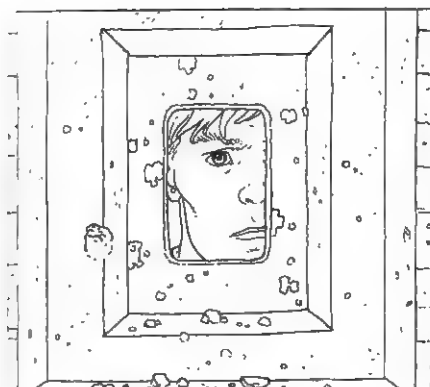
JE VAS D'UNE
CASE MATE
À UNE AUTRE, LES
DECOUVRAINT AU
HASARD DU
TERRAIN, ELLES
M'ATTIRENT ET
ME FASCINENT
SANS QUE JE
SACHE POUR
QUOI ! ! ! !



DES
ALLU-
MÈRES.



UNE FOIS À
L'INTÉRIEUR,
MALGRÉ LA
FROIDÉUR DU
BÉTON ET DE
L'ACIER, JE
RESSENS UN
BIEN-ÊTRE QUI
M'ENNAÏT ! ! !





LA PROSPECTIVE

La science-fiction ■ Espaces fantastiques
Utopies ■ L'après-guerre

Cités rêvées, mais dessinées, visions-reflets de nos sociétés comme le sont la plupart des fictions, apocalypses et cauchemars mixés de réalité, telle est la trace de l'architecture dans la bande dessinée futuriste.

La Cité des Flamands, rue de Flandre à Paris.

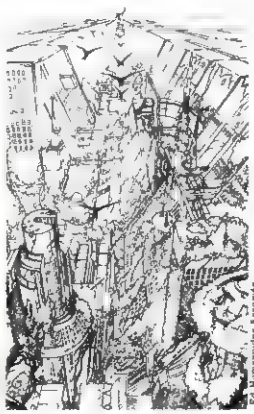
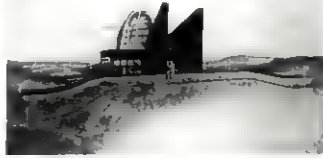


"La mémoire du futur", de Moebius.



"Carapaces", de Luc et François Schuiten.

Projet de "Villes des Morts" - vue du crématorium - Renaat Braem, architecte.



A mon avis, les écrivains de science-fiction, presque tous du moins, n'ont jamais décrit prophétiquement ou rétrospectivement que l'architecture des années 50, la pire de toute l'histoire d'un art qui a commis presque autant d'atrocités que l'art militaire et qui s'enorgueillit de les rendre durables. Ils ont célébré, avec une délectation mégalomane, des barres cyclopéennes balafant la campagne à la Le Corbusier, des palais staliens néo-atlantes pachydermiques, des emplacements d'aquariums à traire les nuages, des tours enrubannées de spires dignes de l'Expo universelle, cru Bruxelles 58, sans faire fi de l'éclectisme pavillonnaire qui entasse les coupoules sur les pyramides et les arches d'aqueducs romains sur des colonnes doriques supportées par des extraterrestres stylophores.

Je vous épargnerai de longues citations, mais relisez Verne, Wells, Doc Smith, Van Vogt, Asimov et même Bradbury ou Clarke, Jean-Gaston Vandel ou Jimmy Guieu et jusqu'à Barjavel qui a cru s'en tirer en construisant satirique, ou qui vous voudrez. Cherchez les passages venant à l'architecture et vous serez édifiés.

Tout ce qu'ils avaient annoncé, ou à peu près, s'est érigé dans les années 50 sans qu'on sache très bien s'ils ont été d'indécrottables visionnaires ou s'ils ont fini par polluer subrepticement promoteurs et architectes au nom du seul vrai modernisme. Et comme ils ne s'en sont pas aperçus ou qu'ils s'en sont trouvés contents, ils ont continué pour la plupart en plus grand, plus haut, plus massif, plus métallique et plus bétonnier que tout ce qu'on n'a jamais osé réaliser. Les seules idées vraiment originales qu'ils aient jamais eues concernaient l'espace, à commencer

par cette tour des étoiles décrite à peu près simultanément par Arthur C. Clarke et Charles Sheffield et qui permettrait de gagner une station orbitale depuis l'équateur en utilisant un ascenseur. Mais ces idées-là n'ont justifié aucune prétention esthétique.

Les écrivains de science-fiction ont une excuse : ils ne sont pas architectes. Les architectes qui les ont suivis n'ont pas celle d'être des auteurs de science-fiction. Car l'intérêt de la science-fiction n'est pas dans le décor ; il est dans l'idée, dans la spéculation, quelquefois dans l'écriture.

Bien entendu, les cinéastes leur ont emboîté le pas. Si l'on excepte le pur style fonctionnaliste des Krell dans *Planète interdite*, pour lequel j'ai un faible, le cinéma de science-fiction réunit une remarquable collection d'horreurs prétentieuses. Les intérieurs de *La guerre des étoiles* en particulier ont toute la grâce allègre de stations de métro. Et j'échangerais volontiers l'armature d'un parapluie contre l'arbre de Noël de *Rencontre du troisième type*, cette apothéose du trop en toc.

Il est cependant une corporation qui est parvenue, sous couvert de science-fiction, à tirer à peu près honorablement son trellage du jeu. C'est celle de la bande dessinée, surtout européenne et récente. Peut-être les plus subtils de ses créateurs ont-ils appris la leçon, ou peut-être est-ce précisément parce qu'ils ne se soucient pas trop de science-fiction et qu'ils ne cherchent le plus souvent dans le genre que l'occasion, justement, d'un décor.

J'avoue ma prédilection pour les structures mobiles conchyliomorphes de Jean-Claude Forest et pour les reminiscences londonniennes ou viennoises de ses palais

et de ses ponts j'éprouve une angoisse mêlée de stupeur face aux arêtes dégoulinantes de statues des murailles de Philippe Drullot, qui m'évoquent toujours les squelettes enchevêtrés de dinosaures démesurés, rongés par le temps et les gouges d'artistes infiniment patnés. Je m'incline devant les stalagmites ornées ou les châteaux de sable du Moebius inspiré d'Arzach ou du Major Gruber. L'ironie minubeuse et toujours renouvelée de Jean-Claude Mézières qui élève jusqu'au ciel des pâtisseries baroques, ou mélange dans le désordre schizoïde d'une ville tridimensionnelle les vanités contradictoires de plusieurs civilisations dans *L'ambassadeur des ombres*, m'enchantent. Montrez-moi s'enroule autour des courbes et surplombs défiant constamment la pesanteur sous le crayon d'Enki Bilal dans *La ville qui n'existe pas* ou dans *Exterminateur 17*, et qui semblent hésiter entre les volutes d'une corne, l'isohypse de bulles de savon et la tension de toiles d'araignée surchargées de gouttes d'eau. Mon œil glisse enfin sur les armatures et les surfaces infiniment lisses des carapaces et des villes de François Schuiten, qui affirment une chose et son contraire : que la ville, c'est le désert et que c'est aussi l'illusion édifiée contre le désert. Il y flotte le parfum d'un des plus beaux monuments du monde : j'ai nommé la gare d'Anvers.

Une chose, peut-être, me rassure chez ceux là, et chez d'autres, c'est que leurs architectures et leurs villes, on ne les construira jamais. Elles ne nous menacent pas d'exister. Les bords du cadre consacrent leur machèvement irrémédiable. Elles laissent, comme on dit, de la marge.

GERARD KLEIN



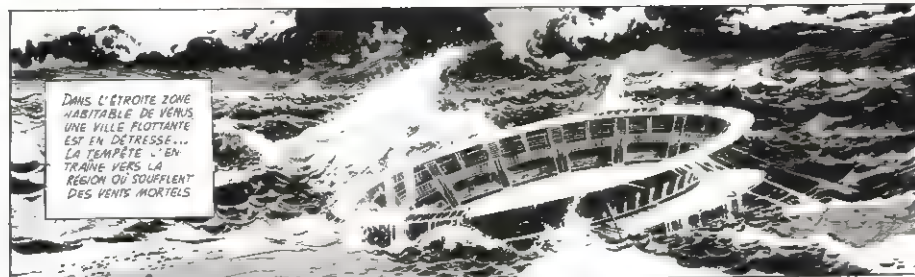
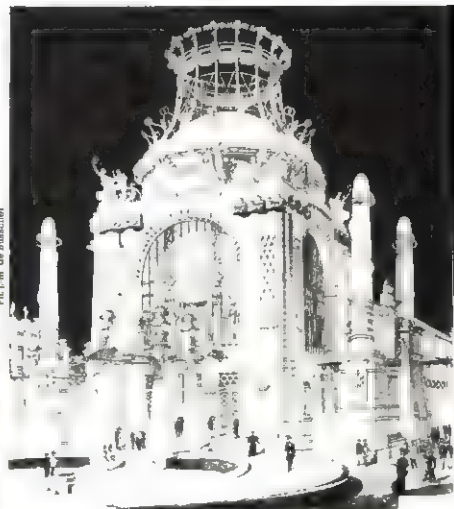
LA PROSPECTIVE

Académie des Beaux-Arts
Vienne, 1898
Otto Wagner, architecte

La Vilette.



Ph. J. M. de Busscher



"Les naufragés du temps", de Gillon.

L'architecture est toujours fantastique dans la bande dessinée. Elle nous introduit dans un espace qui fascine et effraie. Le vaisseau spatial y a remplacé le navire et la planète lointaine l'île. Mais qu'il s'agisse de l'Utopia de Thomas Moore ou du Salammbô de Drulllet, c'est toujours un monde clos qui demeure par définition celui de l'utopie. On entre dans ces villes par des portes gigantesques et l'on y gravit des escaliers vertigineux qui ressemblent à ceux des pyramides aztèques. Les parcours sont toujours compliqués de difficultés puisqu'ils se traduisent en labyrinthes, en couloirs sans fin, en impasses. Chemins traditionnels du rêve, mais que la technologie moderne complique encore par des escaliers mobiles, des chemins auto-roulants, des bandes convoyeuses.

Il existe un fantastique de l'architecture moderne qui se retrouve amplifié ou magnifié dans la bande dessinée. L'entrelacs des sinueuses communications d'autoroutes superposées, les tubes transparents de la façade

de de Beaubourg, les galeries couvertes devenant d'immenses serres, la fenêtre qui se transforme en écran ou hublot, l'architecture gonflable, chimérique, organique, la bulle, l'architecture souterraine, l'architecture sous-marine, tout cela fait partie d'un fantastique de l'architecture construite que nous ne voyons dans notre réalité quotidienne que parcellaire et qui, dans la bande dessinée, se traduit comme urbanisme total. On y vit, finalement, dans des espaces où nous pourrions parfaitement vivre si les projets les plus prospectifs des architectes du XX^e siècle étaient pris au sérieux.

L'architecture prospective dessinée par des architectes contemporains est d'ailleurs parfois transcrite telle quelle dans certains romans de science-fiction. Par exemple dans *Les Hogs* de Lucien Chassagne, nous retrouvons le centre de loisirs sexuels dessiné par Nicolas Schöffer et les Intrapolis de Walter Jonas. Et la climatisation de grands espaces, rêve de Buckminster Fuller, dont le projet d'une calotte sphérique recouvrant

Manhattan est bien connu, se retrouve dans nombre d'albums.

Les architectes expressionnistes allemands des années 25 ont dessiné un monde baroque et fantastique, dont la bande dessinée fait souvent écho. Mais les dessinateurs connaissent-ils le projet de "vallée fleur" de Bruno Taut, climatisation du sommet d'une montagne par un dôme de verre, ou la ville de cristal dessinée par Oborn ? Non, sans doute, car à part les spécialistes de l'architecture moderne, qui connaissent les architectes expressionnistes allemands, sinon à la rigueur par le décor du film *Le Golem*, ville imaginaire dessinée par l'architecte Hans Poelzig ?

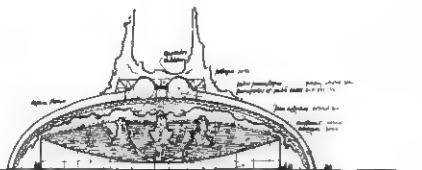
Il semble plutôt que les villes imaginaires des dessinateurs de bande dessinée et les villes imaginaires des architectes utopiques contemporains procèdent d'une même affabulation. L'architecture super-baroque dessinée par Philippe Drulllet pour *Salammbô* prend des dimensions de cathédrales, mais Ricardo Bofill rêve aussi de cathédrales lors-

Vertiges de l'affabulation



"Carthage", de Draillet.

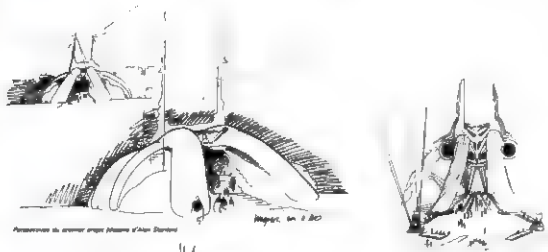
Wagner Space-Opéra
Coupe et perspectives, dessins d'Alan Stanton, architecte.



Coupe transversal

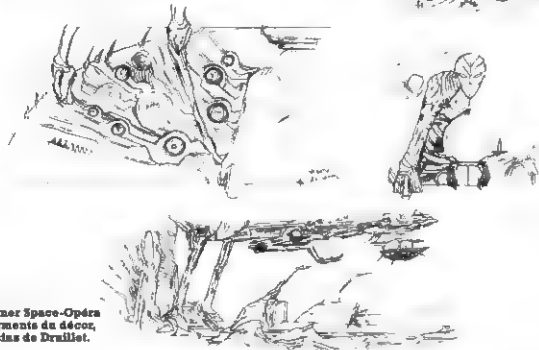
1. Vue de l'extérieur

2. Vue intérieure



Perspectives du bâtiment (dessins d'Alan Stanton)

Projet, en 1960



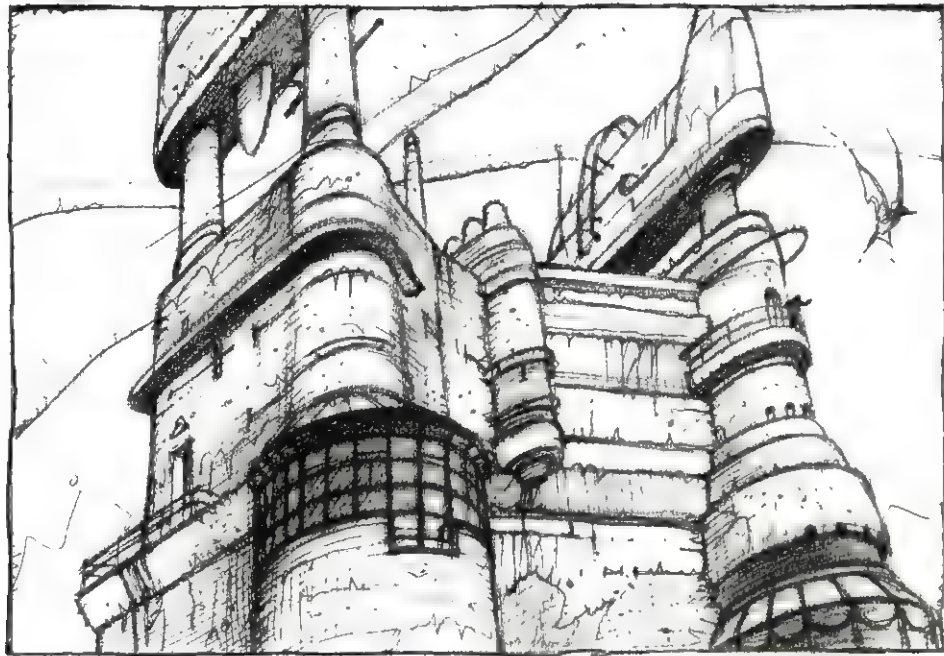
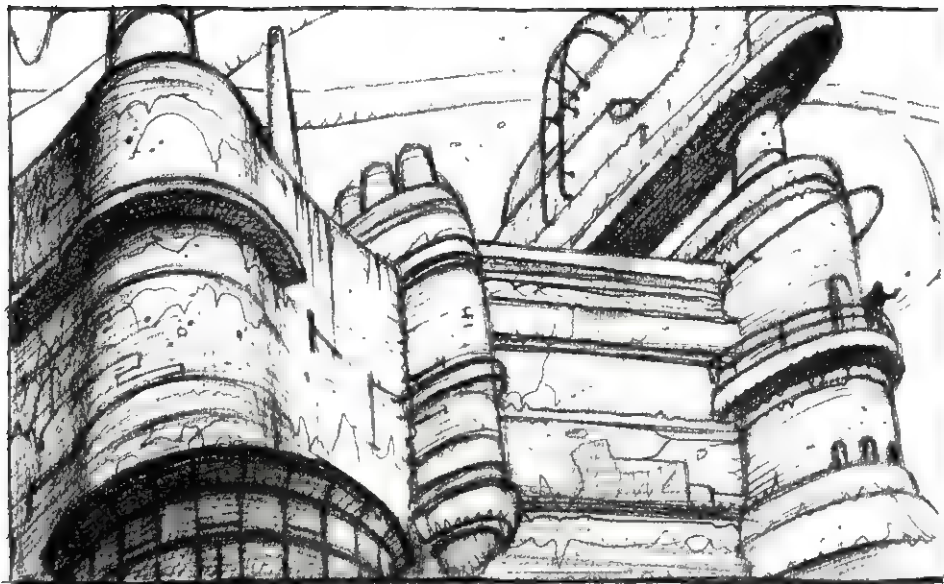
Wagner Space-Opéra
Fragments du décor, dessins de Draillet.

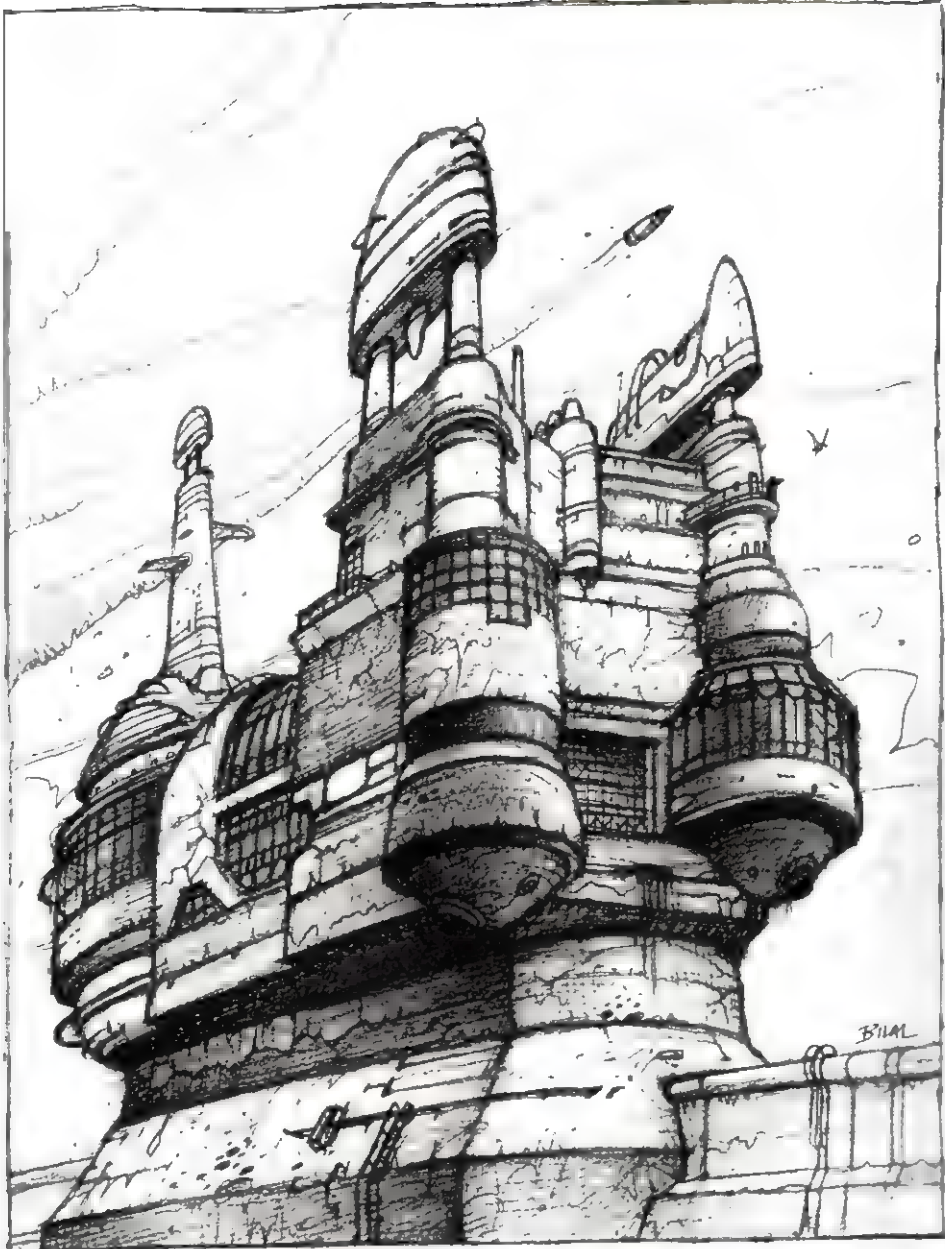
qu'il dessine ce qu'il appelle des "Versailles pour le peuple". Et les titres de ses projets architecturaux ressemblent fort à des titres d'albums : par exemple "La maison d'Abraham", qui est une sorte de temple colossal, plus proche de l'ornement de Magnin que de celui de Mies van der Rohe. De même, *Les murailles de Samaris* de Schuten, avec leurs formes métalliques modern style, leurs coupes-verrières, s'insèrent dans la tendance architecturale actuelle historiciste et post-moderniste jusqu'au mobilier où le fantastique de la bande dessinée et celui des magasins de meuble se confondent. Après ces meubles gonflables transparents apparaissent des meubles biscornus, aux couleurs bigarrées, aux formes trompeusement coiffeuses, ceux des groupes de jeunes designers : Alchymia et Totem.

Finalement, notre architecture contemporaine est plus fantastique qu'on le croit, et notre bande dessinée plus réaliste qu'on le pense.

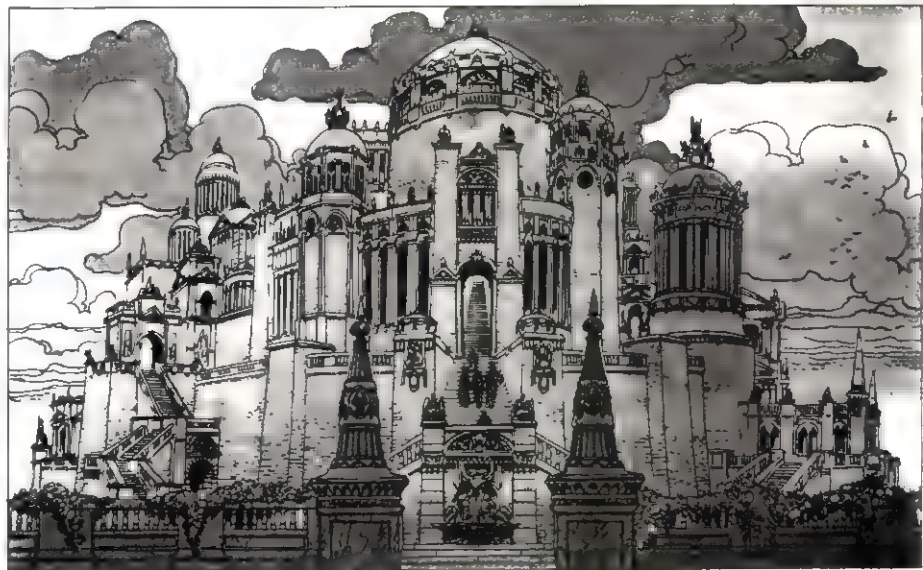
MICHEL RAGON

M. RAGON Critique d'art - Professeur d'architecture à l'école des Arts Décos
Auteur de *L'histoire mondiale de l'architecture moderne* (Ed. Casterman) - Romancier





"Valdrian - Les héros
de l'équinoxe",
de Méliès.



Deux dangers guettent à chaque instant les utopistes. Lorsque c'est au réel que s'attaque leur imagination, pour substituer un autre modèle (plus juste, plus harmonieux) à ceux qui prévalaient jusqu'alors, le risque est celui de la normativité. Conçus avec les meilleures intentions du monde, leurs projets, fixistes par essence, se révèlent rapidement coercitifs. Séduisants sur le papier, les "cités radieuses" de Platon, de Fourier ou de Le Corbusier le sont beaucoup moins une fois réalisées.

Lorsque c'est d'une création esthétique qu'il s'agit, le péril est la démonstrativité. Quel l'image présentée soit positive, montrant une société parfaite et enfin bienheureuse, ou qu'elle soit négative, décrivait les affres d'un univers cruel et déshumanisé (cette tendance "contre-utopique" domine depuis *Le meilleur des mondes* et 1984).

l'évocation est presque toujours saturée de sens, explicite jusqu'à l'allégorie. L'utopie veut instruire, prévenir ou guérir; elle ne peut s'empêcher d'être édifiante.

Il semble pourtant que l'intérêt d'une démarche utopiste réside dans son extrême ouverture. Proposer des images de lieux, de systèmes et de modes de vie qui soient, certes, traversées de sens, mais qui ne cherchent à en imposer aucun. Construire des fictions qui soient vraiment spéculatives, des œuvres où l'imaginaire soit de bout en bout au poste de commande, permettant à des mondes étranges d'exister l'espace d'un livre, sans qu'aucun d'eux ne se trouvent enlevés sous de multiples questions morales - ni, surtout, sous les réponses.

Ouverture ne veut pas dire imprécision, bien au contraire. L'un des problèmes-clés du créateur d'utopies est de rendre crédibles

ses inventions, de dépasser le simple concept pour mettre au point des mondes complets, en état de fonctionnement. Définir les moindres aspects d'une cité ou d'un pays imaginaires - y compris ceux qui n'apparaîtront jamais clairement dans l'histoire - est indispensable si l'on veut que les personnages puissent s'y déplacer aussi facilement que dans une véritable ville, si l'on veut que leurs réactions demeurent logiques et admissibles.

Malgré l'étymologie, aucune utopie n'est vraiment de nulle part. Pour nourrir de la sorte un lieu fictif, pour l'envisager jusque dans ses détails les plus infimes, on fera feu de tout bois, empruntant aux époques et aux styles les plus divers, voire les plus contradictoires, et tâchant peu à peu de constituer une cohérence nouvelle. La démarche de l'utopiste relève en ce sens du collage, un

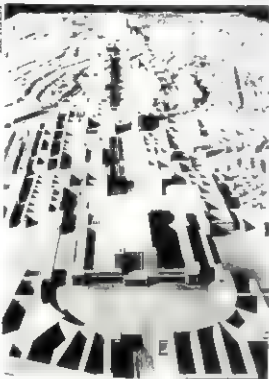
Fantasmata urbanistiques

"La véritable histoire du soldat inconnu", de Tardi.



Plus rien ne m'étonnait, même lorsque je débouchai dans la galerie supérieure du passage Pommeraye où j'avais situé "LE PALEONTOLOGUE ASSASSIN"

Le plan de Berlin - maquette de Speer, architecte.



collage dont on se serait efforcé de rendre invisibles les sutures, un collage que l'on aurait cherché à faire passer pour un tableau.

Plus encore que le cinéma, la bande dessinée semble constituer un véhicule idéal pour les fantasmata urbanistiques. Quelle que soit l'ampleur de la cité imaginée, nul studio n'est nécessaire, aucun décor ne doit être édifié, ni un seul figurant dérangé. Le support qu'utilise le dessinateur, la feuille de papier, est identique à celui de l'architecte, mais il trouve en lui-même son propre accomplissement. Les rêves les plus fous n'ont pas d'autre limite que la patience et le talent de celui qui, ligne après ligne, case après case, va les concrétiser.

RENOIT PEETERS



Mémorial américain de Châteauneuf-Thierry

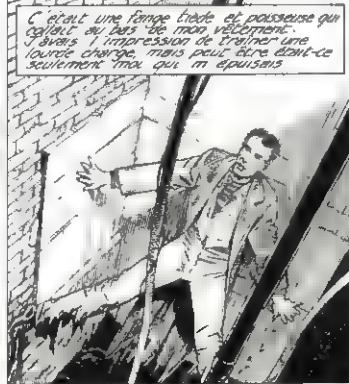
B. PEETERS - Ecrivain. Scénariste de Schuiten pour les Cités obscures

Ph. J. M. de Basccher

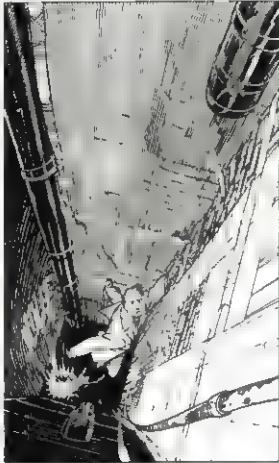
A peine étais-je entré
dans le conduit qu'un liquide
noirâtre a commencé à
l'envahir.



C'était une fange tiède et pousseuse qui
coulait au dos de mon vêtement.
J'avais l'impression de traîner une
lourde charge, mais pour être écarté-
seulement moi qui m'épuisais.



Le boue montait plus vite que
moi. Il fallait que j'accélère
si je ne voulais pas être englué
avant d'avoir atteint la sortie.



OH, CETTE FOIS
C'ÉTAIT MOINS LÈGE !

Le niveau de la vase finit par
se stabiliser. Je commençai à sentir
plus facile. Bientôt, je serais
au bout de mon cauchemar.



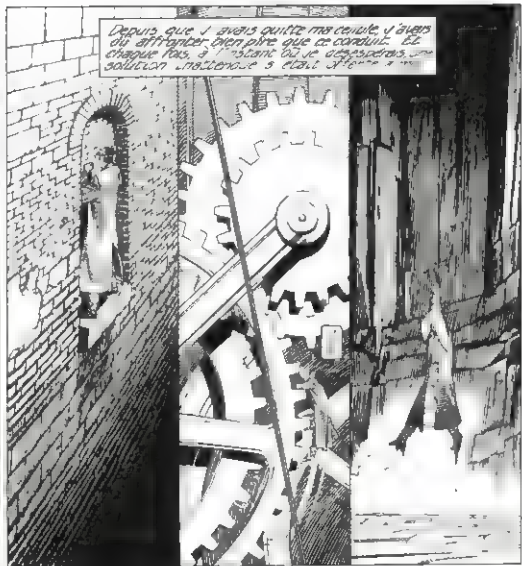
MERDE !



Je dus, rapidement, décaler
une fois de plus, je m'étais
replié trop vite.



Qu'importe, au moins je
m'entraîne, je m'en
sais toujours sorti.



Depuis que j'ai vu cette machine, j'ai
du affronter bien pire que ce conduit. Et
chaque fois, à l'instant où je considérais une
solution, l'adversité s'était offerte à moi.



Il me semblait entendre
du bruit à l'issue de
quelque chose qui
se devait continuer tant
que j'en avais encore la
force.



Il y a des moments où, à l'âge
de devenir adulte, on se sent
seul.



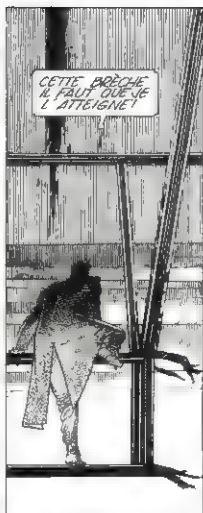
Je n'ai plus de temps pour me
poser des questions. Pour la première fois depuis mon
enfance, j'ai compris que les
hommes n'ont pas le droit de
s'occuper d'autre chose que
de leur travail.



Même mes préoccupations, je les abandonne
pour le moment. Plus tard, quand
l'ennemi sera là, je saurai à quoi m'en tenir. Ne
sachant pas à quoi m'en tenir, je
suis plus prêt de m'en aller.



La goulotte devait bientôt être praticable. Il fallait que se tienne le grimpier.



CETTE BRÛCHE IL FAUT QUE JE L'ATTEIGNE!



POURQUOI QUE CETTE ROUE SE TIENT-ELLE BON CHEMIN!



J'arrivai, entre deux cloisons, dans un étroit corridor à l'atmosphère irrespirable.



A nouveau, j'entendais des bruits. Cette fois c'étaient les échos assourdis d'une conversation qui parvenaient jusqu'à moi.



C'est-à-dire que je suis devenu fou. L'âme pensante que c'était un portrait de moi, qui se trouvait accroché sur le mur.



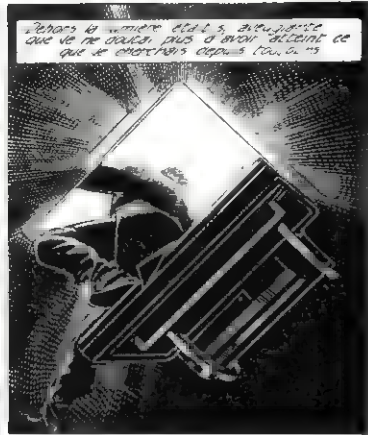
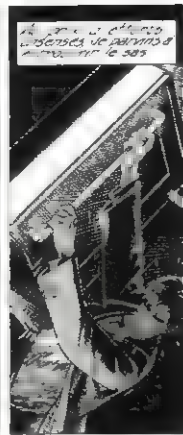
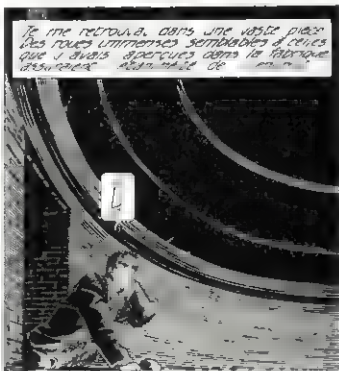
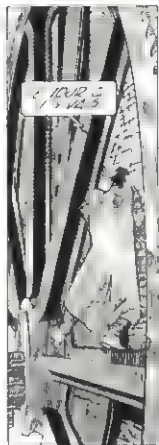
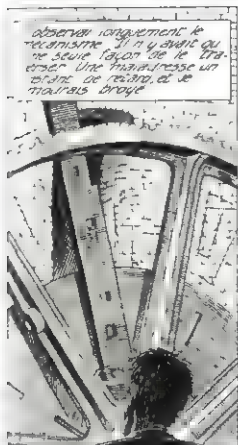
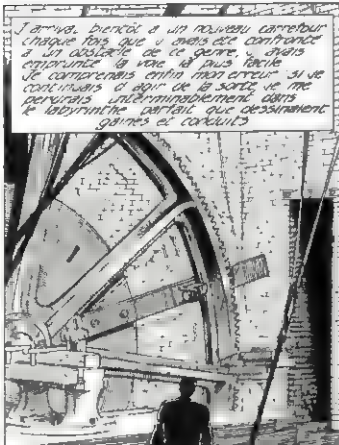
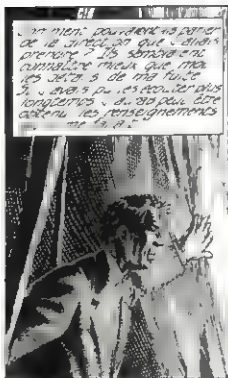
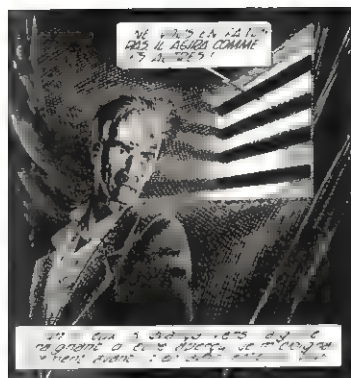
Si je parvenais à contourner la pièce, j'arriverais sans doute à y voir plus clair.



AU MOINS JE VAIS ÊTRE FIXE.



ET À VOTRE AVIS QUELLE DIRECTION VA-IL PRENDRE MAINTENANT ?



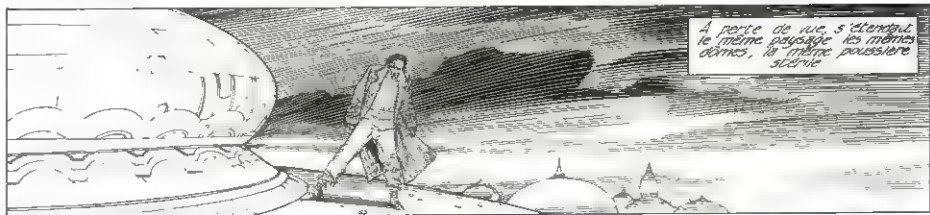
Libre, j'étais libre. Enfin
j'avais gagné l'espace que
l'on m'avait interdit.



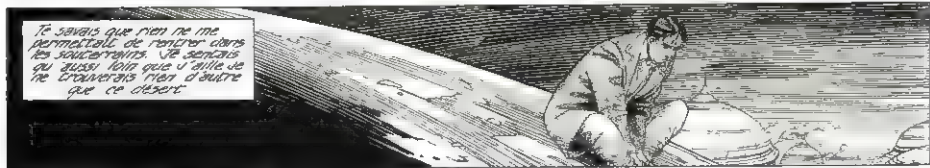
Je ne sentais plus ni la faim
ni la fatigue. Je me suis
mis à courir.



A perte de vue, s'étendait
le même paysage, les mêmes
dômes, la même poussière
sévère.



Je savais que rien ne me
permettait de rentrer dans
les souterrains. Je savais
en plus, bien que j'aie de
ne trouverais rien d'autre
que ce désert.



« Lorsque la nuit est tombée
l'un d'eux que ma
condemnation ne faisait
que commencer »



La dernière maison avant le désert



"Simon de fleuve -
Cité N.W. N° 3",
d'Anclair.

Le Château du
Lac, à Sigeau.



Coupe et plans d'un bunker.

Architecte de son état, Adam Doom était de ceux qui ne croyaient pas en l'efficacité des abris anatomiques et sans doute avait-il entièrement raison. Un jugement qu'il estimait clair et une brève étude des cartes de l'Europe l'avaient conforté dans cette idée qu'il était dérisoire de miser sur une quelconque protection, en un endroit du globe où une forte densité de population garantissait ce qu'en matière de bowling on appelle habituellement un "strike".

En tout état de cause, Adam Doom, qui avait eu vingt ans en 1968, n'éprouvait que fort peu d'attrance pour les constructions bétonnées. À la mornie progression du ciment - enterré ou vertical, brut ou agrémenté, utopique ou post-moderne - il opposait encore, bien des années après ce qui avait été l'événement majeur de son existence, la gracieuse prolifération des architectures dites "alternatives".

Avec le temps toutefois, et sans qu'il en prit vraiment conscience, les idées d'Adam s'étaient agries au point d'adopter un tour qui les avait conduites aux parloirs antipodes de leur origine. Pour lui, comme pour des milliers d'hommes et de femmes, ce qui avait commencé par une sorte de rêve d'évasion commun subsistait au début des années quatre-vingts sous la forme dégénérée d'un calcul individualiste, de ce ama-

bles plaisantins se risquaient parfois à nommer "pragmatisme".

Il est probable que cette attitude qui s'était mollement généralisée au cours de la décennie précédente fut l'un des facteurs qui contribuèrent au déclenchement de la troisième guerre mondiale.

Aux premiers signes avant-coureurs, Adam Doom, qui avait dévoré des tonnes d'ouvrages consacrés au terrible sujet, s'en fut avec armes et bagages de l'autre côté de la Méditerranée. Ce choix lui avait été dicté par deux considérations. Il était d'une part convaincu que les vastitudes de l'hémisphère sud constituaient le meilleur des abris, et se sentait d'autre part attiré par l'image fallacieuse d'un retour illégitime vers des contrées réputées "sauvages".

Dans les mois qui suivirent son débarquement, Adam put mesurer la distance qui existe entre la réalité et cette version homogénéisée des faits qu'il adopte parfois l'apparence d'une course panafricaine et, d'autres fois, l'aspect d'un film d'aventures post-atomiques. D'aucuns ayant eu la même idée que lui, il dut souffrir et tuer beaucoup pour survivre et parvenir à ses fins.

Par un jour qui n'était ni beau ni remarquable, il s'installa, solitaire, dans une lointaine savane et y dressa un frêle assemblage d'aluminium et de nylon, dont le cœur était

une batterie de photopiles et les poumons une délicate éolienne. Là, il connut durant quelques semaines la vie d'un Robinson, et eut le loisir de constater que, cette fois encore, le dépliant touristique avait menti.

Et puis, un soir, il eut le sentiment que le sol tremblait sous ses pieds et que ce tremblement venait de très loin par-delà les mers. Au matin de cette nuit durant laquelle il ne dormit pas, la joie gonfla son cœur. D'ici partait une nouvelle civilisation dont il serait l'ordonnateur. Les survivants l'écouteraient - il avait des armes - et bientôt, grâce à lui, il y aurait à nouveau des lois et des coutumes, des procédés et des arts, des monuments et des maisons.

Mais, les jours suivants, le ciel se couvrit de nuages impenétrables, nés des innombrables explosions qui avaient virifié près de trois continents. Sur la terre privée des rayons du soleil, la température chuta à pic, et cette épreuve supplémentaire et imprévue tua les derniers hommes, de même que les animaux et les plantes. La maison d'Adam demeura vide, et un grand fleuve qui était sorti de son lit finit par emporter cette construction dérisoire qui s'annéantit dans son cours aussi complètement qu'une bulle crevée.

JEAN-LUC COCHET

Sacré Trouvaill', aujourd'hui : haricots,
carottes, fèves d'artichauts, en boîte. Et surtout,
une cinquantaine de boîtes de cassoulet ! Une sen-
sation se développe, en moi, presque chasteurine,
comme s'il allait faire beau...

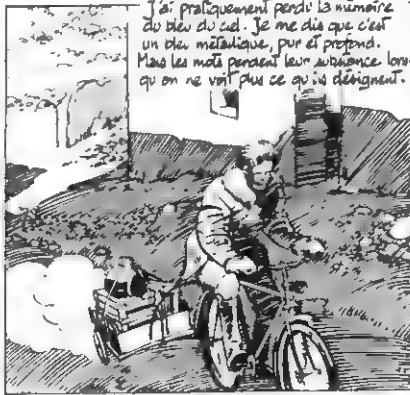
33band



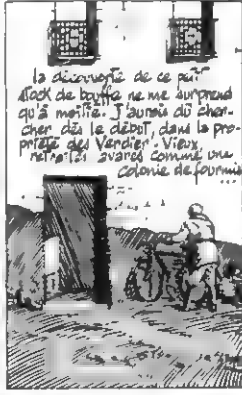
... Comme si toute
cette sensation de lumière
et de puissance, allait
s'ouvrir au bleu
du ciel...



J'ai pratiquement perdu la mémoire
du bleu du ciel. Je me dis que c'est
un bleu métallique, pur et profond.
Mais les mots perdent leur substance, lors-
qu'on ne voit plus ce qu'ils désignent.



la découverte de ce petit
stock de boîtes ne me surprend
qu'à moitié. J'aurais dû cher-
cher dès le début, dans la pro-
priété des Verdier, Vieux,
retrotrici avares comme une
colonie de fourmis...



Lorsque je les ai découvertes,
le vieux et la vieille, morts fossilisés
dans leurs habits du soir, pour éternité,
je leur ai dit un petit bonjour.
Pourtant, j'ai jamais aimé ça,
dire bonjour. Mais dans les circonstances
actuelles, j'ai trouvé ça réconfortant,
aisément réconfortant...







DÉPAYSEMENTS

La campagne ■ Colonies
Les villégiatures ■ Le western
Archéologies ■ L'enfance

L'exotisme des architectures coloniales, l'éclectisme balnéaire, les westerniennes bourgades, une certaine archéolomanie, sans oublier le bucolique et le logis "Blanche-Neige"...
l'image, décidément, voyage...

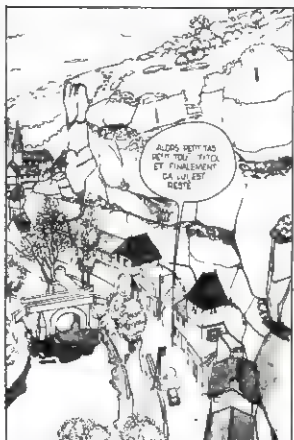
Au village est ce qui demeure

"Tendre Violette", de Servais.



Maison d'un ouvrier agricole - Lorraine, 1942 - H. Gougaud, architecte.

"La Parisienne", de Gibrat.



Ferme dans le Soissonnais.

L'architecture paysanne, dans la bande dessinée, n'est jamais neutre. Même le dessin le plus exactement tracé, le plus photographique, trahit un jugement, un état d'être, un parti pris affectif. C'est que le village et la chaumière, ces lieux de nature, ne nous sont plus, depuis belle lurette, naturels.

Pour la plupart d'entre nous, la campagne est un souvenir. Elle ne s'impose plus comme l'environnement ordinaire de la vie. Elle est donc forcément chargée d'intentions, de sens. On n' imagine pas un décor villageois réduit à l'état de toile de fond, comme le sont souvent, à la ville, les silhouettes monochromes d'immeubles, de cheminées et de faux lampadaires. Le village, dans la bande dessinée, est bel et bien un acteur. Un acteur jovial ou taciturne, selon les cas, mais toujours doué d'une éloquente présence. Il dit la nostalgie d'un temps révolu, l'horreur d'un passé lourd, bourbeux, obscur, ou la souffrance grêle, presque dérisoire, d'avoir perdu quelque chose que l'on n'a jamais vraiment connu. Je pense à une image de voiture sur une place de village, entre le café et le mini-supermarché. Même ce réalisme sans apparent mystère, faire-part de décès de la mère-nature, est une forte manière de dire. Bref, le décor villageois résonne, derrière nos regards, en sombre, en soleil, en mélancolie douce ou pesante. Il renvoie au temps des grands-pères.

On pourrait jouer, selon la manière dont ils dessinent les villages, à deviner l'âge approximatif des auteurs, et comment ils vivent leur passé, comment bougent en eux leurs

propres ancêtres. On pourrait presque affirmer (non sans risque de ridicule, je l'avoue) qu'Untel est mal dépeint d'un passé oppressant, ses fermes basses, plantées sur d'épais labours, puent le purin, les mélancolies d'automne, le vent pluvieux. On sent, quelque part, dans la marge, une chambre où pleure un enfant. Tel autre, au contraire, reproduit avec une exactitude pointilleuse la demeure traditionnelle de l'aïeul : il y faisait bon vivre, et il tente d'y vivre encore, bravement. Celui-là se nourrit de belles racines. Tel autre enfin fait de sa campagne un balbutiement de ville. Il est objectif, c'est-à-dire, peut-être, malheureux d'être au monde. Il a oublié - ou ne veut pas savoir - que les murs de vieille pierre sont désormais des pans de nos architectures intérieures, et qu'ils pèsent donc plus que leur poids de poussière.

Dans la bande dessinée, l'architecture rurale, en fait, n'est presque jamais lisse. Elle est grenue, bosselée, trapue, puissante, et l'on y voit à profusion les rassurants couvercles qui ont totalement disparu du décor urbain... des toits. En vérité, la campagne est le dernier refuge des maisons, donc des familles, des clans, du monde intérieur. À la campagne, point d'appartements, de chambres de bonnes, de boîtes suspendues entre voisin du dessus et mégère du dessous, autant dire entre rien et rien. Point de baies transparentes, de vastes échappées sur mille lumières vertigineuses, non, de vraies maisons. Leurs toits bien plantés sur le front imposent l'idée qu'il y a là-dessous quelque chose de caché, et que l'on va peu à peu découvrir. Les

meilleures bandes dessinées "rurales" décrivent donc, me semble-t-il, plus qu'une action (que favorisent plutôt les chausse-trappes, les labyrinthes, la fureur de l'ordinaire décor urbain), l'approche progressive d'un secret, l'approfondissement d'un mystère. Je ne sais si l'architecture rurale impose cette démarche, mais le fait est qu'elle est le décor idéal d'un creusement de vie, au contraire du béton des villes, piste de course effrénée où l'on fait rarement halte pour voir ce qui se trame sous l'écorce. Certes, le béton est gros de monstres dans ses profondeurs, mais de monstres d'avant la campagne, c'est-à-dire d'avant l'humanisation de la nature. La ville remet en question l'humain. La campagne le sonde, le creuse, découvre dans les âmes la haine, l'espoir, la peur, la bonté, le mystère sorcier, bref, quelque chose, alors que Godzilla ne tout.

Godzilla, on ne l'imagine pas, aujourd'hui, à la campagne. Il y est né, pourtant. Pensez aux contes des veillées, à la Tarasque, au Coulobre, au monstre Rô. Les dragons sont maintenant où sont les hommes. Au village est ce qui demeure, ce qui se refuse à mourir. L'insurrection préhistorique ne menace plus les maisons de vase pierre et de toit ombrageux. Il est manifeste qu'une tour de verre recèle infiniment plus de fragilités, de nervosités mortelles qu'une chaumière délabrée. C'est que la ville ne croit en rien, sauf en sa fin probable, alors que le village, béni ou détesté, jusqu'aux plus lourds secrets de l'imaginaire croit en tout, sauf à la mort.

HENRI GUGAUD



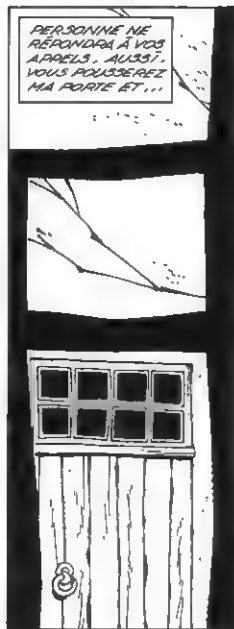
VOUS ME
DÉCOUVRIREZ
AU DÉTOUR DU
CHEMIN...



BELLE, SOLITAIRE,
EMPREINTE DE
NOSTALGIE... TELLE
QUE VOUS N'OSIEZ
ME RÉVER !



LE DÉSIR ET LA
CURIOSITÉ VOUS
FERONT VOUS
APPROCHER...



PERSONNE NE
RÉPONDRÀ À VOS
APPELS... AUSSI,
VOUS POUSSEREZ
MA PORTE ET...



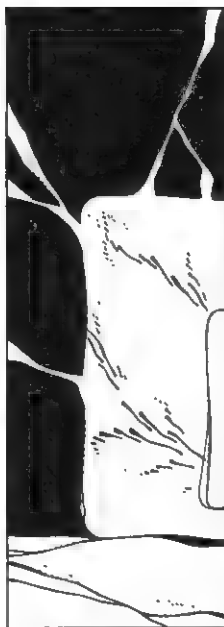
VOUS ME
PÉNÉTREREZ...



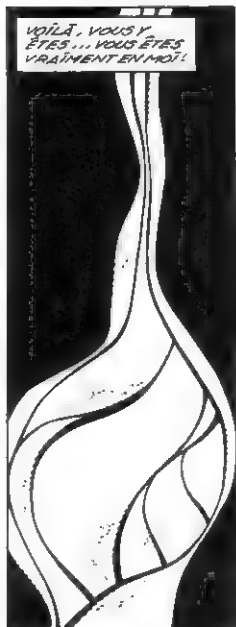




C'EST ALORS, QUE
VOUS APERCEVREZ
L'OUVERTURE !...



JE SAIS, C'EST
UN PEU ÉTROIT.
MAIS AVEC
QUELQUES
EFFORTS,
VOUS Y
PARVIENDREZ



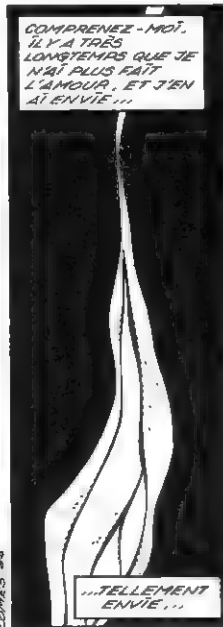
VOILÀ, VOUS Y
ÊTES... VOUS ÊTES
VRAIMENT EN MOI !



MAINTENANT,
VOUS POUVEZ
VOUS REDRESSER



SI JE ME REFERME,
ET QUE MES PAROIS
SE RAPOPROCHENT...
NE M'EN VIEILLEZ
PAS TROP...

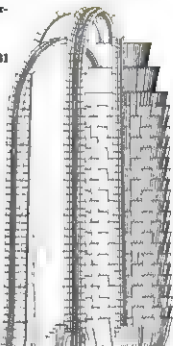


COMPRENEZ-MOI.
IL Y A TRÈS
LONGTEMPS QUE JE
N'AI PLUS FAIT
L'AMOUR. ET J'EN
AI ENVIE...

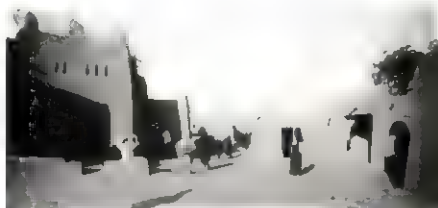
...TELLEMENT
ENVIE...

DEPAYSEMENTS

Fontaine "Le caennais" et fontaine du "Totem" - Roger Henri Expert, architecte - Exposition coloniale de 1931 à Paris.



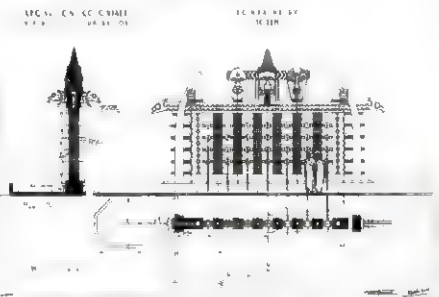
Architecture de terre en Afrique.



La mosquée Selemiyé à Edirne (1567).



Ed. Département Archives de l'IFA.



La représentation de l'architecture coloniale dans la bande dessinée européenne occupe une place de choix. S'y épanouissent les aspirations les plus diverses des auteurs de la documentation quasi ethnographique aux voluptés sensuelles, des fantasmes érotiques aux délices orientalistes ou aux charmes de la nostalgie.

Le premier grand événement populaire qui déclenche un vrai raz de marée dans les médias sur l'imagerie d'Outre-mer demeure la très spectaculaire exposition coloniale organisée par Lyauté à Paris en 1931. Avant cela, tout est à peu près confidentiel et souvent pâlichon. L'exception héroïque, c'est Hergé qui, en 1930, conduit Tintin et Milou au Congo, alors belge. Si cet album a acquis la célébrité d'un "classique colonial", l'image architecturale en est toutefois presque totalement absente, comme si on déniait aux colonisés la paternité d'un patrimoine bâti spécifique et digne d'intérêt. D'emblée apparaît un double paradoxe : ce n'est qu'après les

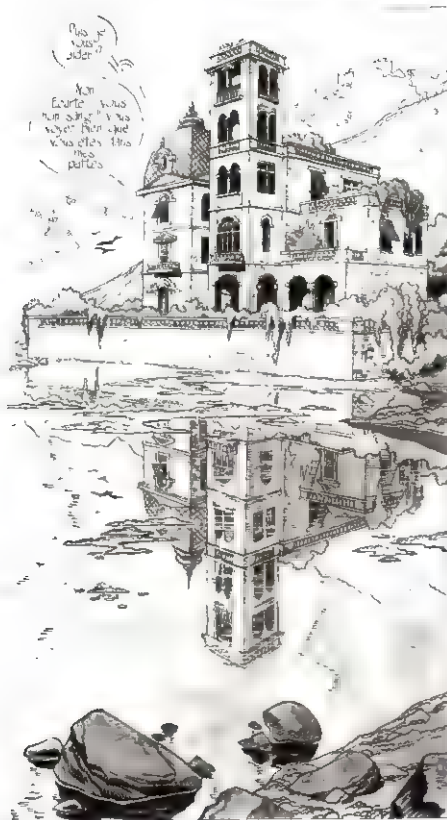
décolonisations des années 60 que sera établie et assumée la (re)connaissance des architectures vernaculaires du tiers monde. D'autre part, jusqu'à cette même période, c'est l'école de Bruxelles qui va le plus souvent lancer ses héros sur les pistes coloniales, comme pour rattraper l'énorme retard accumulé par la Belgique dans la course européenne pour la conquête territoriale ou économique du monde. Inversement, la France ne prendra de façon spectaculaire le relais dans cette importante filière de la bande dessinée que lorsqu'elle aura perdu toutes ses guerres coloniales.

En 1932, Hergé publie *Les aventures de Tintin en Orient* (les futurs *Cigares du pharaon*) qui confirment une des vocations du héros : parcourir les plus prestigieux empires coloniaux de l'Occident. L'auteur y affine sa perception architecturale et accentue à chaque étape, à chaque album de ce long périple, l'évocation du "génie du lieu" exotique.

En 1946, Sabran représente dans *Casse-bouffe en Afrique* le chiché du roi nègre qui, à l'écoute de sa TSF à batterie, se soude dans sa case d'un rêve "d'images et d'imaginaires des architectures" occidentales.

Mais l'événement des années 40, c'est *Le rayon U* d'Edgar P. Jacobs. Il fantasme sur les civilisations primitives dont il représente la cité faite de huttes géantes aux élans de cathédrales sauvages. Dans *Le secret de l'Espadon* (1945), l'action se déroule dans une aire géographique qui, par ses décors, tient du Maghreb, du Moyen et de l'Extrême-Orient réunis ; une sorte de super colonie synthétique et grand teint : certaines rues sont à l'image précise de la casbah d'Alger et les forteresses ont des ascensions vertigineuses propres au Népal. Un cocktail détonant, une imagerie précise, mais sournoise au genre d'un collage culturel. Avec *Le mystère de la grande pyramide* (1950), Jacobs est le premier dans la bande dessinée à rendre hommage à l'harmonie qui peut parfois irra-

Le génie du lieu



"Jonathan -
L'espace bien
entre les nuages",
de Cossy.

"La mine de
l'étoile" de Goffin.

NOUS VOICI DANS LE CENTRE !

LE TRAFIC ICI N'EST VRAIMENT PAS
IMPORTANT.



dier de l'architecture des colonisateurs, comme le très britannique "Musée égyptien" du Caire

Il faudra attendre ensuite plus d'un quart de siècle pour que l'école belge ré-investisse graphiquement le monde colonial : Goffin et Rivière évoqueront en 1983 le charme ambigu des architectures domestiques et minières du Congo avec *La mine de l'étoile*, dont l'action se déroule en... 1940.

Dans les années 70, la scène est occupée par une foule de Français et quelques créateurs espagnols, italiens ou hollandais, tous héritiers involontaires d'une grande tradition coloniale. Au sein de cette multitude d'éclats vers un nouvel exotisme vont s'épanouir les délices de la "ligne claire", mais aussi, en contrepoint, les diverses tendances de la création contemporaine.

Il y a ceux qui se font obligation de réaliser, comme François Bourgeon dans les an-

nées 80 évoquant avec fidélité les architectures des royaumes d'Afrique noire lors de l'arrivée, à la fin du XVIII^e siècle, des premiers colons : *Les passagers du vent*.

Il y a ceux qui fantasment l'architecture coloniale à leur façon. Le Major Fatal - toujours protégé d'un monumental casque de l'armée des Indes - aborde ainsi une demeure aux vertus particulièrement sculpturales due à Moebius. Tardi conduit Brindavone en Turquie où il découvre une admirable "oasis architecturale" de fer et de verre, une sorte de délire sublime d'un Horta ou d'un Gaudard accablé à une apothéose coloniale.

Il y a ceux, enfin, qui succombent à la nostalgie : retour au charme paisible et bourgeois des villas coloniales d'Afrique du Nord des années 20-30, avec *Zenata* (1983), où Loustal révèle ses références maghrébines, qu'il amplifiera avec *Cœurs de sable* ; retour à la ligne et à ses vertus pre-

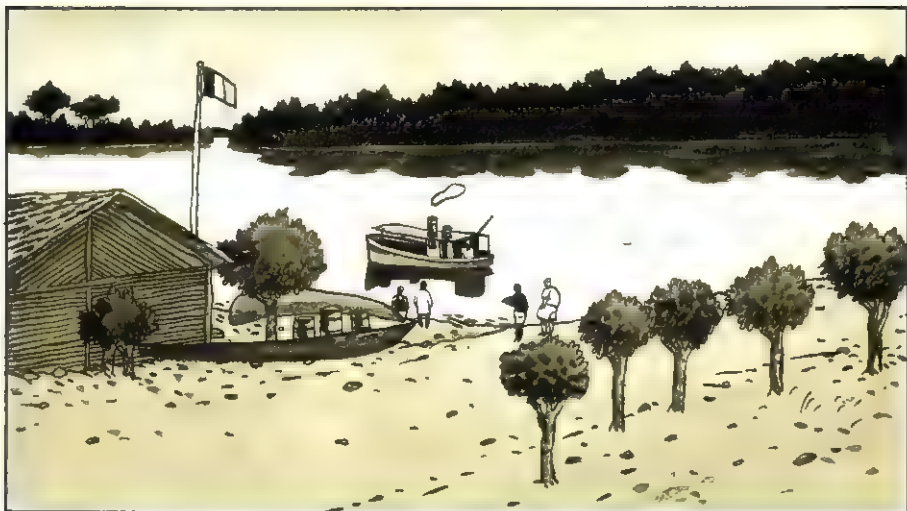
mières avec Willem et Joost Swarte, qui rappellent dans leur *Tour du Monde* (1982) la logique des négriers de tant de chantiers pour aboutir, un jour peut-être, ici ou là, à de l'Architecture.

Il faudrait encore citer les lieux et demeures exotiques ou tropicaux conçus par Pratt, Ceppi, Torres, Toppi ou Tripp, et bien d'autres inspirés. Ainsi apparaîtrait la force monumentale des épopées et des mythes coloniaux qui aboutissent à une sorte de colossal "import-export" des architectures du XIX^e et du XX^e siècle : une des plus vastes entreprises de construction de la Modernité, qui n'est pas sur le point de s'estomper dans l'imaginaire culturel européen. Bien au contraire : un grand chantier est en cours sur les tables à dessin de la bande dessinée.

JEAN DETHIER



MARCEL A REÇU LA VISITE DE L'AGENT GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE FORESTIÈRE À LA DERNIÈRE SAISON DES PLUIES. CELA REMONTE À QUATRE MOIS ET, À IWINDO, LES MOIS SONT DES SIÈCLES.



CETTE SEMAINE, MARCEL AURA DES NOUVELLES FRÂCHES CAR "L'ANITA-ROSE", LE PETIT VAPEUR DU CAPITAINE THIVIÈRE, REMONTE LE FLEUVE.



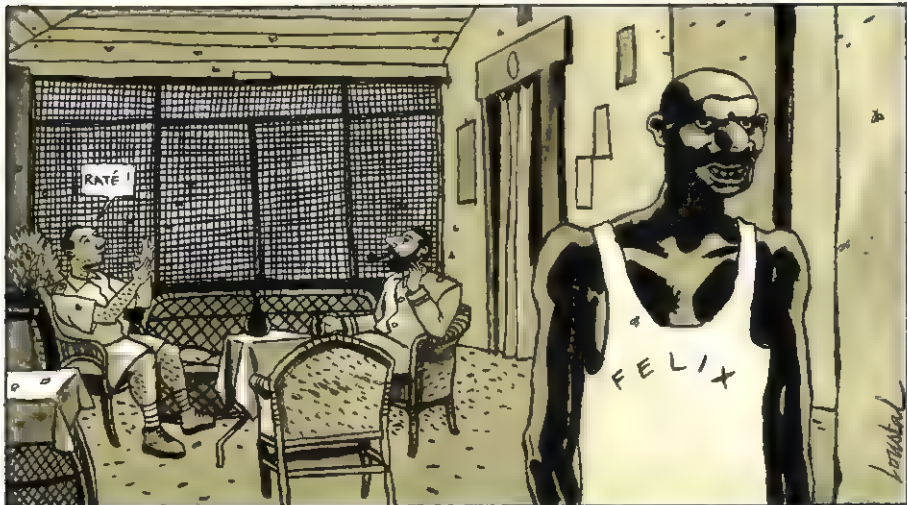
"MONSIEUR MARCEL, VOUS AVEZ LE BONJOUR DE MONSIEUR RIOBIQUE, QUE J'AI VU IL Y A DEUX JOURS EN AVAL," MARCEL PENSE ALORS À SES CAMARADES, DÉBARQUÉS AVEC LUI VOICI TROIS ANS SUR LE CONTINENT NOIR... GUETTÉS PAR LA FOLIE, L'ALCOOL ET LE CHOLÉRA, OÙ EN SONT-ILS AUJOURD'HUI ?



VICTOR THERLY EST-IL TOUJOURS LE RECEVEUR PRINCIPAL DE LA POSTE DE MATADI ? VICTOR, AMATEUR DE NÉGRILLONS, SE DILUE LENTEMENT DANS LA CHALEUR ET L'ABSINTHE...



« QUANT À VOTRE COUSIN JEAN LEPRÊTRE, IL M'A CHARGÉ DE VOUS DIRE QU'IL ÉTAIT SATISFAIT DE SON NOUVEL EMPLOI À L'INTENDANCE DU PALAIS DU GOUVERNEUR. » JEAN EST UN COUARD; IL N'A RIEN DU VRAI COLONIAL ET NE SAIT RIEN DE LA FORÊT, DE LA BROUSSE OU DU FLEUVE. »



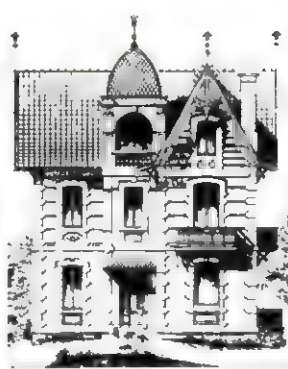
LE CAPITAINE ET MARCEL PRENNENT L'APÉRITIF RITUEL - FINE À L'EAU SANS GLACE - AVEC POUR FOND SONORE LE BRUISSEMENT LANCINANT DES MOUSTIQUES. LE CAPITAINE PARTIRA, APRÈS CES PAROLES ENCOURAGEANTES : « AU FOND, MONSIEUR MARCEL, C'EST BIEN VOUS LE PLUS HEUREUX... »

Villas maudites et ville rêvée

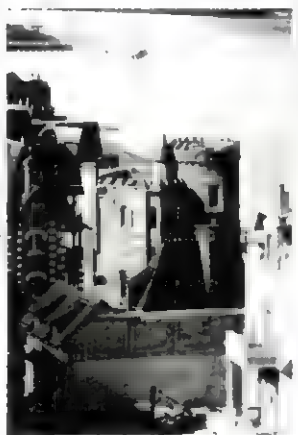
"Le rendez-vous de
sevensacks", de Floe'h.



Ed. Dargaud.



La villa Vincents à Arcschen - 1895 - Ornières, architecte



Ed. Département Archives de l'IFA.

Ph. J.-M. de Bouchier.

Dans toutes les bandes dessinées, il n'y a jamais eu qu'un lieu où il fait bon vivre, une vraie grande maison de vacances, même si elle se prend pour un château, une maison avec des placards pleins de pots de confiture et des fauteuils doux aux recoins des grands-mères, c'est Moulinsart. Mais Moulinsart est désormais aussi introuvable que le château où le grand Mesaulnes avait cru découvrir le bonheur. On avait quelque indulgence pour les folies du capitaine Haddock, marin gentilhomme. Les Moulinsart d'aujourd'hui n'abritent plus que des androïdes fous, des marchands d'héroïne, des B.O.F. qui feraient honte même à Jean Du-tourd.

La bande dessinée n'aime pas les vacances, les vacanciers et l'architecture des Hôtels de la Plage ou des Sources. Elle a décidé d'être laide, méchante, hargneuse comme les frères humains. Comment comprendrait-elle le bonheur de ces maisons bisornées où, pour compenser l'ennui des buvettes, de l'eau plate et du régime, on accumule les passerelles sur les murs, on fait des pièces montées aux toits, où les façades surabondantes contrastent avec la nudité des corps et la vacuité des esprits ? La bande dessinée a décidé de ne pas prendre de vacances. Elle ne veut pas dire la douceur des cures et des stations balnéaires. Trop ironique, pratiquant le second et le troisième degré, elle torture sadiquement l'architecture si innocente, naïve, contente d'elle-même qui est celle des lieux de vacances.

Quand Rodolphe et Ferrandis font surgir

une de ces admirables villas brique et pierre où les volumes nettement articulés des différents corps de bâtiment annoncent si bien les fonctions internes, cette villa, qui a dû être construite par un disciple d'Anatole de Baudot, c'est clinquant des Lilas n'abrite que des malades déments et des médecins douteux. En couleur et non plus en noir, sous le ciel bleu et non plus sous la pluie, Denis Sire fait venir sa Betty dans une villa normande de première catégorie. Mais on a compris que les cheminées sont pointues comme les aiguilles des talons de ces demoiselles au look gudocrepapian, formées aux leçons du dyn marquis. Ces architectures de rêve sont des boîtes à bonbons empoisonnées. C'est à croire que les auteurs de bande dessinée ont appris à voir les hôtels du Parc Monceau, les romans d'Hervé Bazin à la main. Jean-Claude Claeys, de son crayon trop noir, se venge encore de l'hypocrisie victorienne, en jouant concevable d'abriter, dans d'ex-splendeurs, des héros plus vils que ceux de Dallas. Les cancéralis ont pris possession de la villa des vacances.

Il y avait heureusement Ted Benoit, qui n'éprouve pas, lui, le besoin de mettre au poteau de torture les architectures amées, et dont la méthode, ô miracle, est toute balnéaire. De même que les estivants faisaient construire la villa de leurs rêves sans trop se préoccuper du convenable et du bon usage des citations, il imagine pour ses héros la ville de ses fantasmes. Il ne décrit pas en noir ou en rose des édifices existants, mais invente une architecture d'un éclectisme sans

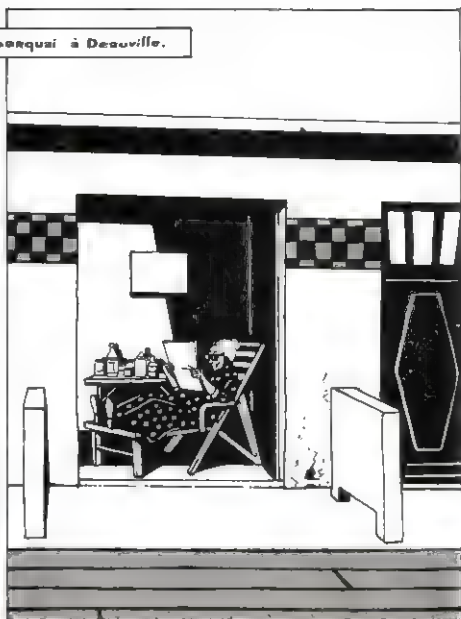
vergogne, à dominante néo-années 30 mâtinée d'années 60. Il balade ainsi son héros, cet espèce de Tintin un peu marlou et qui aurait trop grandi, dans une ville qui est à la fois Los Angeles et Marseille. Les voitures s'enfilent dans des rues Mallet-Stevens dessinées à l'envers; on y découvre au coin d'une rue tel building de Los Angeles, la Tour Einstein, un cinéma des années 30, un living comme on y mourait dans La corde de Hitchcock et une grille entrevue rue Caulaincourt, Paris XVIII^e.

Les vrais éclectiques n'ont pas besoin de se promener. Les livres leur suffisent. À l'instar de ces architectes du XIX^e siècle qui faisaient pour leurs clients la synthèse des recueils de différents modèles de différents pays, Ted Benoit, impavide, se contente de sa bibliothèque dépareillée, avec, au hasard des soies, les recueils post-modernistes de Charles Jencks, les albums de Dover, un numéro d'Art et Décoration de 1949, les fabuleux ouvrages A.A.M., n'importe qui avec n'importe quel selon la meilleure méthode du genre. C'est le mieux, puisque Ted Benoit fait parfaitement fonctionner cette ville des vacances où se libèrent les plaisirs architecturaux d'un jeune homme post-moderne. Il ne reste plus qu'à construire la cité de Ted Benoit. Une bande dessinée bleue aura sauvé toutes les noires et restauré le plaisir et l'invention d'une architecture qui aurait le charme du balnéaire.

BRUNO FOUCART



Je débarquai à Deauville.



prennent soin de cette demeure.



Vingt copropriétaires aujourd'hui la gardaient.



J'étais le 21^{ème} et venais y prendre...



...mes quantités de to.



Wigwams, pueblos et hogans

Village troglodyte de la Mesa Verde (Nouveau Mexique).

"Blueberry - Le spectre aux balles d'or", de Giraud.



Ed. Dupuis

"Jerry Spring - Les vengeurs de Sonora", de Jijé.



Il peut sembler à priori ridicule de parler d'architecture à propos des Peaux-Rouges : pour la plupart des gens, l'ethnie indienne se limite aux tribus des plaines, nomades et guerrières, errant à travers la Prairie à la poursuite des bisons et campant sous des "tipis". Mais, à côté des Indiens des plaines, dont les Sioux constituaient la majeure partie, il existait trois autres grandes ethnies, qui possédaient une véritable architecture, au sens où nous l'entendons.

Les premiers voyageurs qui ont visité le nord des Etats-Unis, ont tous parlé avec admiration des "wigwams" qu'habitaient les Iroquois - qui se baptisaient eux-mêmes "Onghanonionnus" : habitants des longues cabanes - et les peuples des Cinq-Nations.

C'étaient de vastes huttes collectives de quarante mètres de long, couvertes d'un toit en "berceau". Rectangulaire, leur légère charpente de bois était revêtue de plaques d'écorce d'ormeau maintenues par des lattes, auxquelles elles étaient solidement fixées par des liens de cuir ou de fibres tressées. Chaque cabane abritait une dizaine de familles qui dormaient sur des banquettes de peaux tendues sur des cadres de bois et courait tout le long des parois. Des étagères surmontaient ces lits, sur lesquelles on rangeait ustensiles, armes, instruments aratoires, vêtements et provisions. Une palissade circulaire faite d'énormes pieux taillés en pointe entourait chaque village, composé d'une vingtaine de cabanes regroupées autour d'une place centrale.

Sur les hauts plateaux du Sud-Ouest, une mystérieuse civilisation indienne remontait à la préhistoire, nichée ses "pueblos" (villages) troglodytes dans les gigantesques cavités naturelles de certaines falaises des canyons d'Arizona ou du Nouveau-Mexique. Ces pueblos forment un incroyable dédale

de chambres, de silos, de greniers, bâtis en adobe (mélange de glaise et de paille hachée), et empilés sur plusieurs étages. Tous communiquent entre eux. Ces logements ressemblent aux alvéoles d'une ruche.

Le seul moyen d'accès était de vertigineuses échelles, qu'il suffisait de retirer au moindre danger pour rendre inaccessible le pueblo, dès lors isolé entre ciel et terre. Les chambres étaient décorées de mosaïques et de peintures stylisées ou géométriques, représentant des fleurs et des oiseaux.

La vie des Indiens pueblos était jalonnée de nombreuses cérémonies rituelles. Celles-ci se déroulaient secrètement à l'intérieur des "kiwas", des chambres souterraines de forme hémisphérique, semblables à des bois renversés, dont le seul accès était une ouverture dans le plafond.

Les plus remarquables vestiges de ces pueblos peuvent se voir aujourd'hui encore dans le canyon de Chelly ou dans les gorges de la Mesa Verde.

Il en existe une autre version, non troglodyte, à Pueblo Bonito, dans le Chaco Canyon. C'est une immense maison commune, d'un seul tenant, bâtie en demi-cercle. Elle comporte huit cents logements spacieux, étagés sur quatre niveaux, qui relaient des échelles. A quelques rares exceptions près, toutes les ouvertures de cet ensemble donnent sur une vaste cour intérieure, semi-circulaire elle aussi. Ainsi les murs extérieurs des habitations forment un haut rempart, presque aveugle.

A une époque plus récente, des Indiens nomades mu-sédentaires envahirent les terres des pueblos Apaches, Navajos, Zunis, Hopis... L'été, ces Indiens habitaient de frêles "wickie-up", simples huttes de branchages. Mais l'hiver - il est terrible, sur ces hauts plateaux au climat continental - ils

s'abritaient dans de solides "hogans", vastes cabanes circulaires aux toits hémisphériques, bâties avec des troncs d'arbres mal équarris, mais très astucieusement agencés, sans clous ni chevilles. Les parois extérieures sont calfeutrées avec de l'argile ou des pierres. Ces hogans ne comportent que deux ouvertures, la porte et un trou rond, dans le toit, qui sert de conduit de fumée au foyer, construit avec de grosses pierres au centre de la cabane.

Il existe enfin sur les côtes nord-américaines du Pacifique des tribus d'Indiens pêcheurs ou chasseurs de baleines, de phoques et d'ours, qui habitent eux aussi des maisons collectives : de hautes et longues cabanes de bois dont la charpente est soutenue par des "portiques", auxquels sont suspendus les murs. Ces portiques sont sculptés comme les totems plantés devant l'unique porte ovale, et content l'histoire et la généalogie du clan.

Chaque maison héberge plusieurs familles, qui s'isolent au moyen de légères cloisons de bois qui leur appartiennent et qu'elles emportent avec elles, quand elles déménagent. A l'intérieur, le pourtour de l'immense salle commune comporte trois niveaux. Le plus bas est réservé à l'immense foyer collectif et aux activités quotidiennes. Tout autour, de plan-pied avec la porte, court un premier gradin qui sert de galerie de passage. Plus haut, un second gradin sert de dortoir.

Hélas ! les derniers spécimens de l'architecture indienne disparaissent de plus en plus, pour faire place à des pavillons préfabriqués, chauffés au mazout. Encore une chance que les nécessités du tourisme dans les réserves indiennes aient fait préserver quelques hogans en territoire navajo !.

JEAN-MICHEL CHARLIER

LA LUMIERE ET LE VENT

LUCRÈCE HARLE

MICHEL BLANC-DUMONT

"POURQUOI, ORNER DES PLUMES ET PRÉTENDRE STUPIDEMENT
QUE CE SONT DES PRIÈRES ?" DIT LE GAMIN INSOLENT
"CHERCHE L'AIGLE, DEMANDE-LUI" RÉPONDIT LE PRÊTRE.

AUJOURD'HUI J'AI 43 ANS

JE REVIENS AU VILLAGE
LE CŒUR NU, LES MAINS VIDES,
CHERCHER L'AIGLE.

JE DOIS DESCENDRE
EN MOI-MÊME LENTEMENT
ME DÉPOUILLER SANS CESSER D'AVANTAGE,
NE PAS COMPTER LES JOURS

UNE FOIS, JE L'AI TOUCHÉ

MAIS LA VIOLENCE DE
L'ÉMERVEILLEMENT M'A
RUEZ AU-DEHORS.
IL M'A FALLU REPRENDRE
LA ROUTE INTÉRIEURE
À SON POINT DE DÉPART

AU CENTRE
DU LIEU
MULTIPLE OÙ
SE CROISENT
LA LUMIÈRE
ET LE VENT

LA VÉRITÉ DE L'AIGLE
VIRE COMME UN SOLEIL



ÊTRE QUI EST UNE PART DE MON ÊTRE JE
COMPRENDS DE TOUT MON CORPS TÊTE CŒUR
ET MEMBRES COMPRENDS CETTE VÉRITÉ

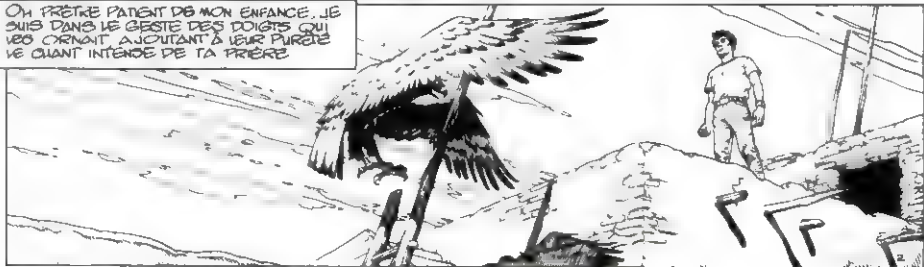
LES PENSÉES PUISSANTES QUI TE RECOUVRENT TE
PORTENT PLUS HAUT QUE LE VERTIGE DES HOMMES.
AUX CÔTÉS DE LEUR IMMATÉRIELLE SOIF

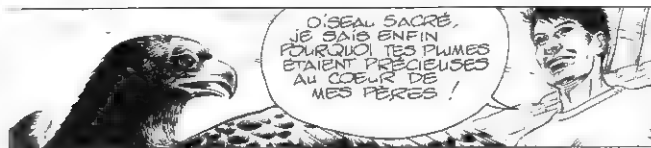


LES PENSÉES DE L'AIGLE NE SONT PAS
CEUXES DE L'HIRONDELLA. JE SENS EN
MOI LA FIÈRE PRÉMISSANTE DU GÉRIER
QUI LES ARBORAIT AUTREFOIS EN
TÉMOIGNAGE DE SES EXPLOITS



OH PRÊTRE PATENT DE MON ENFANCE, JE
SUIS DANS LE GESTE DES DOIGTS QUI
VOUS ORNAIENT AJOUTANT À LEUR PURETÉ
LE QUANT INTENSE DE TA PRIÈRE





O'SEAL SACRÉ,
JE SAIS ENFIN
POURQUOI TES PLUMES
ÉTAIENT PRÉCIEUSES
AU CŒUR DE
MES PÈRES !

TU M'AS APPRIS AUTRE CHOSE:
TANT QUE JE SAURAI CHERCHER
LA RÉALITÉ VIVANTE AU-DELA DES
APPARENCES, DERRIÈRE LES
SYMBOLES USÉS, MON EXIS-
TENCE AURA UN SENS.



A'GLE,
JE TE SAUVE



J'AVAIS OUBLIÉ QU'ICI, LES
MAISONS NE SONT PAS
DES ABRIS SANS ÂME



J'AVAIS OUBLIÉ QU'ON
PEUT SE SENTIR LIBRE
AU MILIEU DE MURS.



J'ENTENDS DES ENFANTS
JOUER.
JE CROIS BIEN QUE
J'AI FAIM.

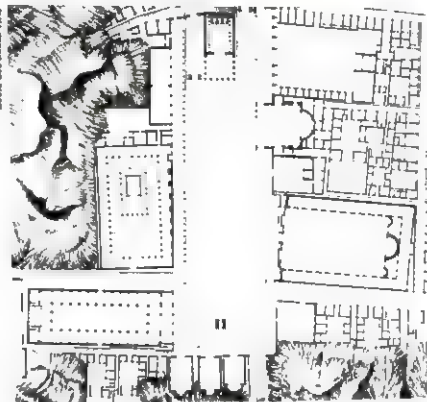
BLANC
PUNKT

DEPAYSEMENTS

Le Parthénon
aquarelle de
B. Loriot.



Le forum de Pompéi - dessin de Mancini.



"Le secret de la
grande
pyramide", d'Edgar
R. Jacobs.



"Par Horus, demeure !" Dans le décor hollywoodien de l'intérieur de la Grande Pyramide, le chéik Abdei Razek, envoyé d'Atou, paralyse Oric, l'infâme profaneur... Pour combien de lecteurs cette scène n'a-t-elle pas été la première - et la plus marquante - rencontre avec le monde étrange de l'ancienne Égypte ?

Bien sûr, d'autres styles décoratifs sont susceptibles de tenter les auteurs, lorsqu'ils envoient leurs modernes héros à travers le monde vivre des aventures d'autant plus palpitantes qu'elles auront pour décor une architecture historique dépayssante et fantastique : le Pérou, le Mexique, l'Inde, la Grèce, le monde romain offrent les possibilités infinies de décors gigantesques, de labyrinthes sans fin, de soubassements sous-sols, d'escaliers vertigineux et de colonnes vacillantes...

Mais l'Égypte reste une des sources majeures d'inspiration, car elle permet à ceux qui savent l'approcher d'entrer dans un

monde symbolique dont elle refuse les clés aux hordes de touristes qui déferlent sur son sol. En effet, au-delà d'une architecture quelque peu massive, adoucie par d'innombrables cortèges d'hieroglyphes, elle se distingue par des formes profondément originales : pyramides, obélisques, sphinx, temples aux colonnes et chapiteaux caractéristiques, tombes aux parois peintes, toutes ont une telle puissance d'évocation que le lecteur le moins initié sait instantanément qu'il pénètre dans un monde à part, celui de l'inconnu, du mystère et de l'ésotérisme.

Cette utilisation de l'Égypte n'est pas nouvelle, elle est l'héritière directe de l'égyptomanie qui, depuis l'époque romaine, s'est installée dans l'art occidental. L'architecture, la sculpture, le mobilier, la peinture, la musique, le théâtre et le roman s'en sont emparés, et l'ont accommodée à la dernière mode : plus récemment, le cinéma et la bande dessinée se sont eux aussi laissés séduire par

l'égyptomanie. Mais l'utilisation qu'en a fait la bande dessinée a considérablement évolué tout au long de ces cinquante dernières années.

La manière de recréer sur le papier l'architecture égyptienne est en effet liée à trois critères : la date de conception de la bande dessinée considérée, son style (caricatural, réaliste ou fantastique), enfin le lien entre le décor et les personnages ; autant de choix, autant de résultats créant d'innombrables utilisations et adaptations de la réalité architecturale de base.

Monsieur Papyrus et Lotus Vert, les Pieds Nickelés, Bibi Fricotin, les personnages de Walt Disney, et même Tintin à la recherche de la sépulture du Pharaon Kh-Oshk n'ont besoin que d'un décor extrêmement sommaire, les acteurs occupent le premier plan, et les pyramides, colonnes et autres souterrains n'ont même pas à être vraiment plausibles, ils ne sont là que pour permettre aux

Archéologies

Egyptomania

Erspice de
Charenton - 1837
E. Gilbert,
architecte.



"Tintin - Les
cigares du
pharaon", d'Hergé.



héros de "baigner dans une sauce pharaonique" (selon l'expression d'André Leborgne). On peut même dire que leur rôle est de pure re-création exotique, semblable à celui des "fabriques" qui ornaient les jardins dits anglo-chinois de la fin du XVIII^e siècle.

À l'opposé, le réalisme du décor, qui est apparu avec E.-P. Jacobs, a une base photographique évidente. Mais, puissamment retravaillé par le Maître, il s'en échappe pour attendre une originalité susceptible de rendre tous les services que peut en attendre un découpage cinématographique. La rapidité des changements de plans, la variété des angles de vision sont rendus particulièrement efficaces grâce au savant dosage entre fiction architecturale et réalité archéologique. Quant aux sources d'inspiration choisies, elles ajoutent à la crédibilité de l'ensemble sans en gommer l'aspect spectaculaire :

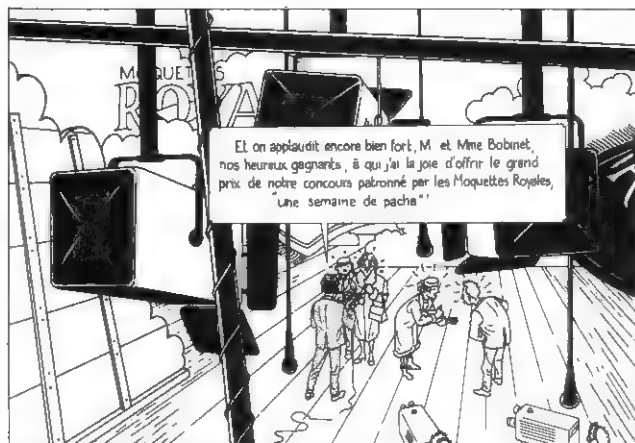
la Grande Pyramide et ses souterrains, la Chambre d'Horus et sa décoration forment, avec l'intérieur du musée du Caire, les points forts d'une théâtralité du décor qui, intégrée dans l'action, a même tendance par moments à écraser les personnages et à prendre la vedette.

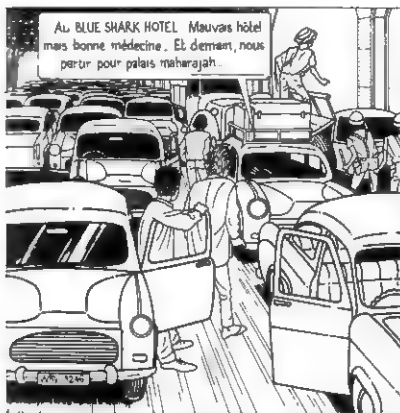
Mais le "réalisme photographique" n'est pas toujours employé à bon escient, et lorsqu'il se double d'un reportage touristique trop systématique, il vide de toute substance le contenu émotionnel de l'architecture. Seules, alors, des solutions extrêmes peuvent arranger les choses, comme les mondes parallèles qu'utilise Dominique Hé pour sauver, grâce à l'*Atlantide* et au Faucon de Mû, une justesse au demeurant banale. En fait, la froideur du "décor photographique" est difficile à manier, et ne trouve la plénitude de son emploi que lorsqu'elle est liée à un habi-

le mélange d'aventure archéologique et de fiction fantastique comme celui concocté par Hulet et Duchâteau dans *l'Incarnation de Seth*.

Dans tous les cas, l'aspect spectaculaire de l'architecture égyptienne passe très bien dans la bande dessinée; la variété de ses éléments permet sur le papier autant de cadrages différents; et si la base des scénarios qui nous entraînent dans ces décors grandioses change peu, c'est que les tombes égyptiennes ont de tout temps attiré les pillards, et constituent donc le cadre privilégié de toutes sortes de variantes modernes sur un même thème; il suffit en fait d'ajouter un soupçon de malédiction pharaonique pour pimenter à souhait la fadeur d'un plat un peu trop souvent réchauffé.

JEAN-MARCEL HUMBERT





AL BLUE SHARK HOTEL Mauvais hôtel mais bonne médecine. Et demain, nous partir pour palais maharajah.

Beaucoup plus tard



Noon 11 en ai pppas mais prends ça c'est sssuper.

Après avoir passé une de leurs plus étranges nuits, les Bobinet ont repris la route.



Ah! Enfin nous voici arrivés. Hooo, Ernest, mais c'est le palais du concours?

Héhe, en effet ma chérie... Je me ravois encore leur répondre qu'il faudrait 500.319 m² de moquette 'Royales' pour équiper Mysore!!! Nous allons passer de merveilleuses vacances!



Non, ça être musée. Palais Maharajah beaucoup plus loin.

QUOI?!



Tu. Tu veux un peu de ce bicarbonate, Ernest?

Bonne idée. Sahibette Bobinet. Encore route très longue!



...Quinze heures qu'on roule!...

...Et sans rien dans l'estomac INTOLÉRABLE!!!



C'est trop fort!... S'exige de voir votre patron!"

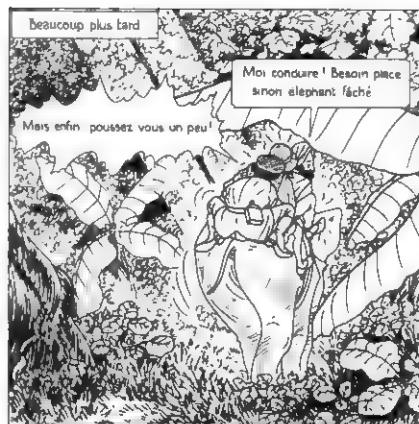
Difficile! Lui partir très long voyage!"



En effet.

Bon, je crois que tout est en ordre, Maharajah. Voici donc les clés du logement des Bobinet, que vous utiliserez pendant leur absence. Les Moquettes Royales vous souhaitent un bon séjour dans la capitale.

Merci, Sahib Royales. Où être rue St-Denis?





Ph. J.-M. de Blanchard



Ed. Dargaud

"Le Concombre masqué", de Mandryka.

"Le carnaval des Gris", de Godi.

La maison des Schtroumpfs, de Peyo.



Ed. Casterman

De la niche-à-tout-faire de Snoopy au Landau de Lob, les lieux de vie des personnages de bande dessinée ne manquent pas d'originalité. Tout est prétexte à se richer, chaud, dans une grotte, une cabane secrète où le personnage vit seul, enfin seul.

Si l'on examine une à une ces demeures déconcertantes, on verra souvent qu'il s'agit de variantes sur des thèmes bien connus, les robinsonnades en particulier. L'île déserte frappe encore, et pas seulement les imaginations : l'habitant y bricole en toute liberté, en toute solitude (ne dit-on pas "isola" en italien ?), coupé du reste du monde.

Dès les *Katzenjammer Kids* ou le *Captain and his Kids*, cette île permet toutes les licences, toutes les inventions, toutes les folies. En référence à ses grands ancêtres, l'admirable *Pension Radicelle* d'Eugène Gire (dans *Vaillant*) a poussé le genre au bout. Mais le chef-d'œuvre en ce domaine reste *L'île aux perroquets*, réalisé par le même auteur en 1957, mais jamais paru en album. Au milieu du conflit entre Lézuns et Lézauteurs, les perroquets baladent le héros de l'histoire dans un univers en toc et en trompe-l'œil admirable, mi-naturel, mi-mécanique. On n'a jamais fait mieux.

Les *Petits Hommes* de Séron ne vivent pas dans une île, sinon une île intérieure, notre monde répétée, reproduisant très exactement celui des "grands". Quand les deux ne se rencontrent pas, il n'y a plus rien d'insulaire. C'est une robinsonnade dans un milieu familier au lecteur, donc exotique par inversion.

Mais l'aspect rural s'ajoute à l'aspect insulaire (la clairière, le coin perdu du bois ne sont que des avatars de l'île déserte). Enfants de l'univers disneyen, de Blanche-Neige surtout, les Schtroumpfs de Peyo vivent en pleine forêt, dans des huttes en forme de champignon. Un épisode où le village est détruit montre ces huttes conçues en bois et paille. On peut voir aussi, souvent, les personnages au travail, rural et urbanistique : ponts, fortifications, travaux d'irriga-

tion, etc. Le village se transforme parfois en palais ou en château fort (*Le schtroumpfissime*). Un puits de pierre au centre du village, des cheminées de même métal : univers écologique, à la limite du passéisme. Au passage, remarquons que les maisons de fantaisie comportent obligatoirement une cheminée : le chauffage central ou électrique serait une aberration.

Très proche est l'univers de Raymond Macherot : campagne, mais cette fois presque banlieusarde, proche de la vie "humaine" et urbaine, dont les déchets sont recyclés par les animaux héros de ses histoires : bidons, ustensiles, outils détournés de leur fonction sont prétexte à bien des variations. Les demeures sont sculptées (avec les dents) dans des légumes, des fruits, des arbres aménagés en cabanes, avec caves, souterrains, observatoires d'oiseaux, échelles, ouvertures, etc. Parfois, cela se sophistique : une vieille bouilloire devient prison, ou sauna pour le roi des rats. Un écureuil alimente sa cabane-ruche avec un moulin hydraulique. C'est le monde splendide du bricolage école triomphant, assez typique de l'après-guerre, illustré également à merveille par le divin Calvo, dont on peut dire à peu près la même chose.

Retour à l'île, avec le *Concombre masqué* de Mandryka. Dans les temps anciens, nous dit-il, ce qui est le "Désert de la mort lente" était occupé par une mer paisible et parfumée. Une île des légumes, l'île de Macédoine, au centre, a pour capitale Tipéravy. Au pied du "Pic de Minuit", la concombrète se dresse, cactus-blockhaus de fer où vit le Concombre dans son bocal-niche-palais-frigo-grotte-appartement. Ce cactus a des remises, des annexes, notamment le monde étrange de *Group-Group* et *Chap'a* de Monzon (dans *Vaillant* aussi). Chowave, ami du Concombre, couche dehors, dans le désert dont le sable se fait couverture.

Chez Cabanes, les *Villages* sont à mi-chemin entre un monde rural et un monde pré-

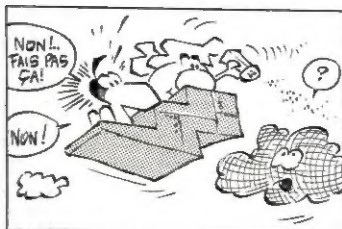
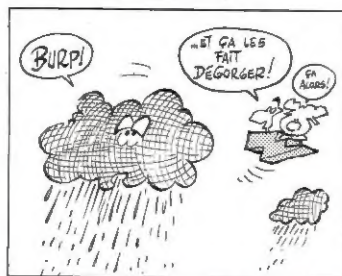
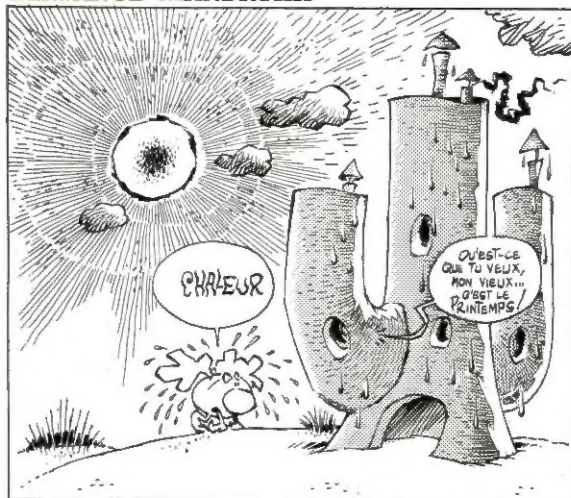
historique, entre l'humain et l'animal, entre un village africain et un village pueblo. Colline rocheuse avec des huttes, des cabanons sommaires, à la fois riches et terriers, nous restons en plein univers rural, pas de doute, mais qui fédérerait tous les univers ruraux du monde. Les Merdouzins vivent nus, autour de leur fontaine ou de leurs puits creusés dans le sol.

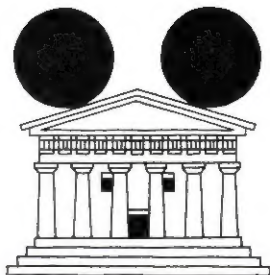
Ile du cosmos, le "Rendez-vous du ciel" décrit par Will (Macherot) est un des scénaristes dans *Un empire de dix arpents* (épisode d'*Isabelle*) est un amas lumineux caché derrière l'étoile polaire, en pleine voie lactée. Lieu mal fréquenté, bar et bordel à la fois, avec ses flippers, sa faune. Les véhicules s'y mélangent : drakkar, biplan, dirigeable, capsule, etc. C'est une variante de l'île exotique non dissimulée.

Chef-d'œuvre de l'architecture de bande dessinée, *Le nid des Marsupilamis* est facile à construire : on voit les étapes de l'opération, ce qui implique des recherches savantes pour l'auteur, Franquin. Au sommet des arbres de la forêt palombienne, le Marsupilami y cache ses amours avec sa femelle. Exception saisissante, cette BD pourrait passer pour un manuel de pédagogie scout (elle n'est pas parue dans *Sproux* pour rien) : comment dormir peigné à la belle étoile en coupant trois bambous et en ramassant les plumes des oiseaux...

Ces quelques exemples illustrent les règles du monde architectural de la bande dessinée pour enfants (et grands enfants) : un monde rural coupé du reste de l'univers, un utérus où il fait bon se richer sans vouloir sortir - jamais la ville, jamais un lieu immense, jamais plongé dans la foule, jamais mêlé aux étrangers (c'est même ce qui provoque les conflits). Un monde aussi où l'on s'autogère en profitant de ce qu'on a sous la main. La bande dessinée pour jeunes n'est pas souvent contestataire, elle est parfois alternative. C'est toujours ça.

YVES FREMION

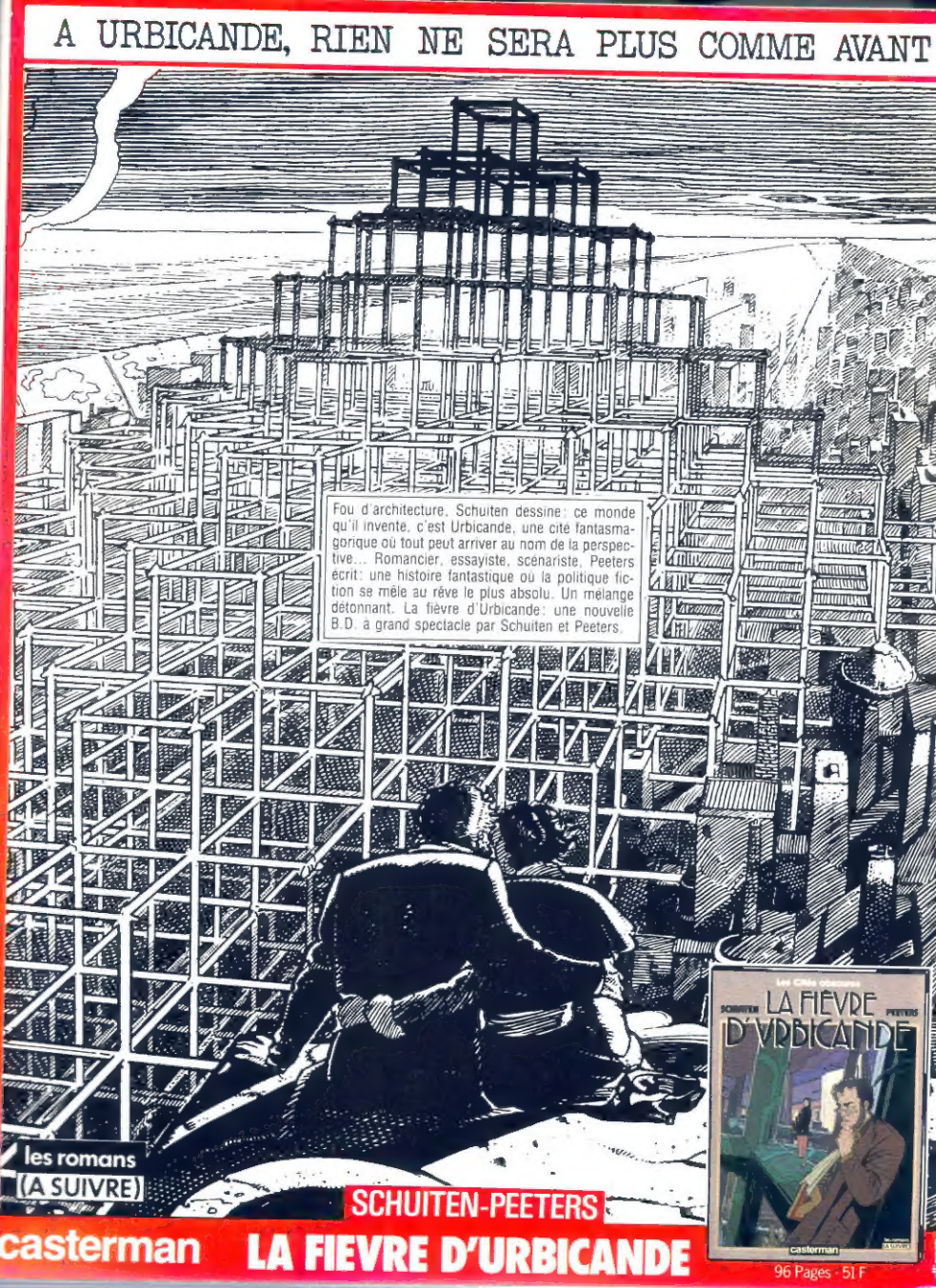




Ce numéro a été coordonné par JEAN-MARIE DE BUSSCHER
Architecte - Journaliste - Scénariste - Auteur des "Folies de l'industrie" (Ed. A.A.M.)

Casterman 1985/Directeur de la publication : Louis Gérard/Rédaction : 39, rue Madame, 75006 Paris/ N° de commission paritaire : 61 422
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1985/Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A. Tournai.

A URBICANDE, RIEN NE SERA PLUS COMME AVANT



Fou d'architecture, Schuiten dessine: ce monde qu'il invente, c'est Urbicande, une cité fantasmagorique où tout peut arriver au nom de la perspective... Romancier, essayiste, scénariste, Peeters écrit: une histoire fantastique où la politique fiction se mêle au rêve le plus absolu. Un mélange détonnant. La fièvre d'Urbicande: une nouvelle B.D. à grand spectacle par Schuiten et Peeters.

les romans
(A SUIVRE)

SCHUITEN-PEETERS

casterman

LA FIEVRE D'URBICANDE



96 Pages - 51 F